Historique du 29e Régiment de Mobile du Maine-et-Loire – Auteur : Pissot, Léon (Dr). Auteur du texte - Éditeur : Impr. de P. Lachèse, Belleuvre et Dulbeau (Angers) – 1873 – Droits : domaine public - Sources : www.gallica.bnf.fr

29e REGIMENT DE MOBILES

(Maine-et-Loire)

PENDANT LES CAMPAGNES

DE LA LOIRE ET DE L'EST

(1870-1871)

PAR

LE Dr LÉON PISSOT

(DE CHOLET)

MÉDECIN DU RÉGIMENT

Ce récit est destiné à mes compagnons d'armes et à leurs familles. En le lisant, les uns pourront se rappeler jour par jour les pénibles étapes de ces deux campagnes, les autres se former une idée des fatigues et des souffrances supportées par leurs fils pour la défense de la Patrie.

Cette relation de faits exclusivement propres à notre régiment pourra paraître fade et monotone aux autres lecteurs. Mais je n'ai pas cru devoir rendre ma narration plus attrayante, au détriment de l'exactitude et de la vérité.

Que mes amis, auxquels j'offre ce petit livre, gardent, en retour, le souvenir de leur ancien camarade; ce sera pour moi la meilleure des récompenses.

Léon PISSOT.

LE

29e RÉGIMENT DE MOBILES

(Maine-et-Loire)

Nous étions au commencement du mois d'août de cette fatale année 1870. Les revers de la veille avaient montré combien il fallait à la France de soldats pour opposer une digue au flot de l'invasion allemande.

La garde mobile, dont l'organisation était à peine ébauchée sur le papier, fut appelée sous les armes. Partout on s'occupa avec une fiévreuse activité de former ses bataillons.

Dans notre département, dès le 9 août, les officiers étaient nommés et les hommes réunis à Angers, Saumur et Cholet. Immédiatement on organisa les compagnies et l'on commença à exercer les soldats. Quelques jours plus tard, des conseils de révision se réunissaient dans les trois lieux de rassemblement que nous venons d'indiquer, et, le 22 août, trois premiers bataillons étaient définitivement formés, le premier à Angers sous les ordres du commandant **de PLACE**, le second à Saumur sous ceux de M. **de PAILLOT ;** le troisième à Cholet avait M. **ARNOUS-RIVIÈRE** pour chef.

L'effectif de chaque compagnie fut fixé à 172 hommes, et chaque bataillon compta ainsi 1200 hommes. Le reste du contingent forma les dépôts qui se composèrent principalement des hommes mariés et de ceux qui, atteints d'infirmités légères, étaient moins aptes que les autres à faire campagne.

Le 5 septembre, les trois bataillons formèrent le 29e régiment de mobiles, et le commandant de **PAILLOT**, du second bataillon, nommé lieutenant-colonel, fut mis à la tête du régiment. Le capitaine **de la COCHETIÈRE,** promu au grade de commandant, remplaça M. **de PAILLOT** dans le commandement du deuxième bataillon.

Le colonel vint à Angers pour s'occuper, concurremment avec la préfecture, de l'équipement des hommes.

Nos mobiles furent d'abord armés de fusils à piston ; on leur donna des ceinturons et des cartouchières, et leur premier habillement se composa d'une blouse de toile bleue. On leur apprit le maniement d'armes, l'école du soldat, celle des tirailleurs, et on leur fit faire fréquemment des promenades militaires pour les habituer à la marche.

Le 17 septembre, d'après le décret du gouvernement qui ordonnait de soumettre la nomination des officiers à l'élection des soldats, on procéda dans les trois bataillons à ces élections qui changèrent sensiblement la composition des cadres.

Telle était, en quelques mots, l'organisation du régiment, quand arriva l'ordre de départ. Le 22 septembre, le premier bataillon quittait Angers et était dirigé par erreur sur Rouen. Le 25, au soir, les deuxième et troisième bataillons partaient de Saumur et de Cholet à destination de Bourges. Le deuxième bataillon suivit la voie de Tours à Vierzon ; le troisième passa par Orléans qui n'était pas encore occupé, et prit la ligne d'Orléans à Vierzon. Les deux bataillons arrivèrent le 26 à Bourges, le premier à trois heures de l'après-midi, le second à neuf heures du soir. Le deuxième bataillon fut cantonné dans des baraquements en planches construits entre la fonderie de canons et le polygone. Le troisième fut caserné au lycée.

Cependant, le premier bataillon, après un séjour à Rouen d'environ quarante-huit heures, avait été dirigé sur la vallée de l'Andelle où on l'avait disséminé sur plusieurs points, la droite à Romilly, et la gauche à Fleury. Le 29, ce bataillon quittait la vallée de l'Andelle, prenait le chemin de fer à Pont-de l'Arche et arrivait le 31 à Bourges. A son arrivée, on fut obligé, à cause de l'encombrement général, de répartir les compagnies dans plusieurs établissements scolaires ou religieux de la ville.

Pendant notre séjour à Bourges, le temps fut employé à l'équipement définitif de nos soldats et à des exercices journaliers, régulièrement faits de six heures à dix heures du matin, et de deux heures à cinq heures du soir. Les trois bataillons étaient exercés isolément, le premier sur la place d'armes, le deuxième au polygone, le troisième dans les prairies de Saint-Doulchard, près de la ligne du chemin de fer. On s'appliqua surtout alors à rendre familières à nos mobiles les manœuvres de l'école de bataillon, à les faire marcher avec ensemble, à leur inculquer le maintien militaire sur les rangs, à la caserne et dans les rues. Aussi pouvons-nous dire sans forfanterie que parmi les corps de troupes

réunis en ce moment à Bourges, le nôtre fut remarqué, grâce à sa bonne tenue et à son entrain, par tous, civils et militaires, et par le général **MARTINEAU-DESCHENEZ** lui-même. Ce général, qui arrivait d'Afrique pour prendre le commandement de la 2e division du 15e corps, dont nous faisions partie, reçut les officiers du régiment et leur parla des efforts multipliés qu'allait exiger la nouvelle campagne. Quelques jours plus tard, avant notre première affaire d'Artenay, le général **LAMOTTE-ROUGE**, envoyé comme général en chef de l'armée de la Loire, les recevait à son tour à l'hôtel de la préfecture. Ce général qui connaissait mieux que personne les éléments dont était formé notre régiment, manifesta hautement la confiance qu'il avait dans le courage et la discipline des fils de l'Anjou.

On s'occupait aussi avec le plus grand soin de la distribution des effets d'habillement, d'équipement et de campement, au fur et à mesure de l'arrivée à la gare des ballots expédiés d'Angers par le capitaine-major.

Malheureusement, la plupart, pour ne pas dire la totalité, de ces effets étaient de mauvaise qualité, mal confectionnés, et trop étroits pour beaucoup de nos hommes.

Enfin on procéda à l'armement. Les fusils à piston furent remis à l'artillerie de la place, et nos soldats reçurent en échange le fusil modèle 1866. Quand ils eurent entre les mains cette arme perfectionnée dont ils avaient entendu parler tant de fois, ils la tournèrent en tous sens, prenant un plaisir infini à en démonter et à en remonter les pièces. Puis ils se regardaient les uns les autres avec une sorte de fierté, se promettant de faire bon usage de ces chassepots qu'ils désiraient si ardemment.

Les derniers préparatifs consistèrent dans la remise au régiment de quatre voitures destinées au transport des bagages des officiers, une pour le colonel, les autres pour les bataillons. On donna une caisse à l'officier payeur, des chevaux aux médecins. Quant aux cantines médicales, l'intendance ne les distribua aux corps de troupes qu'à Salbris, quelques jours seulement avant notre départ pour la Loire. Les premiers médicaments et linges à pansements nous furent offerts par l'Hôtel-Dieu de Bourges qui, le jour du départ, nous envoya une caisse remplie de ces objets.

C'était le 12 octobre. Les bataillons quittèrent leurs casernements respectifs et se dirigèrent avec armes et bagages vers la gare où ils s'embarquèrent successivement. Le premier bataillon, parti à une heure de l'après-midi, arrive à sept heures du soir à Salbris, station située à vingt-six kilomètres de Vierzon, sur la ligne de Paris. Il va camper à gauche du chemin de fer, dans l'espace compris entre la petite rivière de la Sauldre en avant, la route de Romorantin en arrière, la voie ferrée à droite et un petit bois à gauche. Le deuxième bataillon, parti à trois heures, arrive à neuf heures du soir ; le troisième enfin, parti de Bourges à sept heures du soir, arrive dans la nuit à une heure du matin, par une pluie battante et une obscurité complète.

Ignorant les premières notions du campement, tous essaient de dresser leurs tentes, mais beaucoup ne peuvent réussir à se mettre à l'abri et passent le reste de la nuit à enfoncer leurs piquets et à tendre leurs toiles. Une grand' garde, commandée par le capitaine **BRETON**, de la 3e compagnie du 3e bataillon, explore le petit bois et les bords de la rivière.

Le lendemain matin on rectifie le campement, on consolide les tentes, on se sèche, on se met à faire la soupe ; mais bientôt force est de renverser les marmites. Un ordre de départ vient d'arriver, vite le camp est levé, les hommes sont sur les rangs. On part.

Le régiment traverse Salbris à onze heures et demie, prend sa place dans la colonne et suit la grande route d'Orléans contiguë dans presque tout son parcours à la ligne du chemin de fer. La chaleur est accablante, on marche avec difficulté. A peine peut-on trouver, dans les maisons qui bordent la route

d'Orléans un peu d'eau pour se désaltérer. Après une petite halte à Nouanle-Fuzelier, on se remet en marche pour la Motte-Beuvron où l'on arrive à sept heures du soir. La colonne entière descend dans les prairies situées à droite de la route, sur les bords du Beuvron, où elle fait une halte d'une heure. Les hommes fatigués par cette première marche déjà si longue et faite presque d'une seule traite, ont à peine le courage de prendre quelque nourriture.

A huit heures le régiment remonte sur la route, traverse la Motte et se dirige péniblement sur la Ferté-Saint-Aubin.

On s'arrête vers dix heures dans un endroit situé en face du château des Muids, et l'on va camper au milieu des terres labourées, sur la lisière d'un bois.

Harassés, nous tombons à terre en arrivant. Presque aussitôt nous apprenons qu'il faudra repartir dès le point du jour. Alors beaucoup n'ayant ni la force ni l'énergie de déployer les tentes, se couchent dans les sillons, enveloppés dans leurs couvertures. Bientôt un brouillard épais les pénètre jusqu'aux os, et, pour s'échauffer, les uns vont et viennent dans le camp, les autres se dirigent vers les feux où ceux qui ne dorment pas font la soupe ou le café.

Le lendemain, 14 octobre, à sept heures du matin, le camp est levé et nous nous mettons en route pour la Ferté.

En partant, nous remarquons une particularité que présente notre campement. Les troupes laissent toujours dans les endroits où elles s'arrêtent quelque temps, des débris de vêtements, des ustensiles, des restes d'aliments. Mais ici on voyait plus. Nos mobiles ne se figuraient pas, en quittant Bourges, avoir d'aussi longues marches à faire ; aussi avaient-ils mis sur leur dos tout ce qu'ils avaient apporté de chez eux. Le fardeau était beaucoup trop lourd, surtout pour des gens non habitués à porter le sac. Ils s'en étaient aperçus la veille.

C'est pourquoi ils s'étaient déchargés, avant de quitter le camp, de tout ce qu'ils avaient jugé inutile ou trouvé trop pesant. Les vivres eux-mêmes ne furent point épargnés. On avait fait à Salbris des distributions pour quatre jours. Pour alléger leurs sacs, les hommes laissèrent une assez grande quantité de viande, de pain et de biscuit. Dès le lendemain, ils s'en repentirent, et les jours suivants encore plus.

Le régiment quitta donc le château des Muids le 14 octobre. A dix heures, il arrivait, après avoir dépassé la Ferté-Saint-Aubin, au château de la Charmille, situé à deux kilomètres environ au delà du village.

Immédiatement nous prenons nos positions sur les hauteurs à gauche et sur la lisière du parc du château.

On se range en bataille, on forme les faisceaux et l'on attend des ordres. Le premier bataillon tout entier est envoyé en grand'garde. Vers trois heures de l'après-midi, un officier d'état-major de la division vient avertir le colonel de tenir son régiment prêt. On craignait une attaque. En un instant, les hommes furent sous les armes et les bagages prêts à partir. Cette alerte n'eut pas de suite. Une heure après les faisceaux étaient reformés, l'ordre était donné de camper, et les hommes se mettaient à faire la soupe. La nuit venue, les feux furent soigneusement éteints et l'on se coucha dans le plus grand silence. Vers huit heures, nous reposions déjà presque tous sous nos tentes, quand subitement le cri: Aux armes! est poussé sur plusieurs points à la fois.

Aussitôt chacun est à son poste. Mais au bout de quelques instants, nous apprenons que cette seconde alerte est aussi fausse que la première. On ne sait au juste ni par qui, ni pourquoi l'alarme a

été donnée. On raconte que c'est un soldat qui entendant passer sur la route voisine du camp un peloton de cavaliers, a crié : Aux armes ! Les hommes quittent les faisceaux derrière lesquels ils se tenaient debout et retournent se coucher. Une heure après, vers neuf heures, le colonel reçoit l'ordre de renvoyer de suite à Nouan les voitures régimentaires sous la garde d'une escorte et la conduite de l'officier payeur.

Le lendemain malin, 15 octobre, le camp est levé à six heures et demie. On repasse à la Ferté et l'on reprend la route qu'on a suivie la veille. Les flancs de la colonne sont protégés par la 1re compagnie de chaque bataillon envoyée en tirailleurs. Nous revoyons notre campement des Muids, et nous arrivons vers dix heures à la Motte-Beuvron où nous faisons une grande halte d'une heure.

Chacun profile de ce repos pour casser et manger un biscuit qu'il tire de sa poche. C'est que les vivres sont rares ; on ne les a pas économisés et il n'y a pas eu de distribution depuis Salbris. Le régiment se remet en marche et arrive à Nouan à deux heures de l'après-midi.

Nous allons camper au delà du village, dans des champs situés à droite de la route et du chemin de fer. Le lendemain dimanche, 16 octobre, séjour à Nouan-le-Fuzelier. Nous en profitons tous pour transmettre, à nos familles l'impression produite sur nos esprits par ce rude début dans la vie des camps. Dans la nuit l'ordre arrive de partir à six heures. Le lendemain 17, nous levons le camp à l'heure indiquée, mais l'artillerie qui passe sur la grande route, se dirigeant sur Salbris, retarde le mouvement. A neuf heures seulement, nous quittons Nouan et prenons la route de Pierrefitte. A une heure de l'après-midi nous arrivons dans ce village et nous défilons devant le général de division. Nous traversons le village, puis la rivière, et nous allons camper à quatre kilomètres au delà, sur un plateau situé à droite de la route. Les trois bataillons prennent leurs positions respectives et s'établissent derrière les taillis qui couronnent le plateau. On séjourne près de cinq jours dans ce campement où chacun se refait un peu de ses fatigues. Mais si nous jouissons de quelque repos, nous ne pouvons qu'à grand'peine nous procurer des vivres. Les distributions se font pourtant régulièrement, malheureusement l'intendance ne donne que du biscuit. Nous cherchons partout du pain, il n'y en a pas chez les habitants. Le 19 , nous avons enfin la bonne fortune de découvrir le village de Souesmes où nous nous ravitaillons à loisir.

Le 21 octobre vers dix heures du soir, le colonel reçoit pour le lendemain un ordre de départ ainsi conçu : « A cinq heures, départ des équipages ; à six heures, départ du régiment. » Nous quittons donc le lendemain, 22 octobre, notre campement de Pierrefitte.

La division entière se dirige sur Salbris. Notre régiment forme l'arrière-garde fournie par le troisième bataillon. A midi nous arrivons. On nous fait camper à gauche de la route, autour de la ferme de Châtillon.

Nous séjournons dans ce campement les 22, 23, 24, 25 et 26 octobre. Durant ces cinq journées la pluie ne cesse de tomber, le vent souffle par rafales et menace, la nuit, de renverser nos tentes. La terre ne tarde pas à être détrempée par cette pluie presque continuelle, et le camp n'offre bientôt, surtout dans la partie voisine de la maison de ferme, qu'une boue où l'eau séjourne ici par flaques, et là coule sous les tentes en se creusant elle-même des rigoles. De telles conditions hygiéniques de campement engendrèrent une épidémie de dyssenterie qui sévit particulièrement sur notre régiment.

Le 29 octobre, personne ne s'attendait à un mouvement pour la journée, quoique depuis plusieurs jours, le bruit de notre prochain départ par le chemin de fer courût dans le camp, lorsqu'à onze heures du matin, ordre arrive de partir en toute hâte. Bientôt après le régiment passait au milieu de la ville, laissait à l'entrée de la route de Vierzon la deuxième compagnie du second bataillon, pour

accompagner le convoi qui suivait la voie de terre, traversait la ligne du chemin de fer, et, se dirigeant sur la route de Romorantin, passait devant son premier campement.

A un kilomètre environ de Salbris, les bataillons se rangèrent séparément dans les champs situés à gauche de la route, en attendant leur embarquement. La nuit vint, et l'on donna l'ordre de camper. Comme on pouvait craindre une attaque des Prussiens venant s'opposer au mouvement que nous opérions, les grand'gardes furent placées soigneusement, le nombre des sentinelles et des petits postes augmenté pour surveiller les bords de la Sauldre et le petit bois placé de l'autre côté de la route de Romorantin. Vers sept heures du soir, le colonel recevait l'ordre de conduire le régiment à la gare le lendemain matin, à six heures. Le planton lui remit en outre un pli cacheté avec un ordre écrit de ne l'ouvrir qu'après avoir passé Vierzon. Le lendemain, à quatre heures, nos mobiles faisaient le café. A cinq heures le camp était levé et nous nous dirigions vers la gare. Arrivés près du chemin de fer, nous nous arrêtâmes ; les trains qui devaient nous emmener n'étaient pas encore prêts. Nous fûmes obligés d'attendre jusqu'à dix heures du matin, le moment de notre départ. On nous fit enfin avancer sur la voie ferrée, et chaque bataillon gagna le train qui devait le transporter. Le colonel monta dans le wagon du général, et chaque bataillon détacha un officier chargé de reconnaître à l'arrivée l'emplacement qui lui était désigné pour l'indiquer au commandant à sa sortie du train. A midi le régiment était embarqué et le premier train partait. Les autres suivirent à dix minutes d'intervalle. Vers deux heures on arrivait à Vierzon. Après une demi-heure d'arrêt, nous repartions sur la route de Tours. Nous passâmes à Tours et à Blois dans le courant de la nuit ; le lendemain à cinq heures du matin, nous arrivions à Mer, station située entre Blois et Orléans, avant Beaugency. En descendant du chemin de fer nous prenons la route de Marchenoir et nous allons camper à trois kilomètres au nord de Mer, au milieu des champs, sur de petites éminences situées à droite de la route.

Nous sommes au 29 octobre. M. **de TERVES**, capitaine de la huitième compagnie du premier bataillon, est nommé commandant de la compagnie des éclaireurs. Il prend pour former ce corps cinquante hommes de sa compagnie, avec deux sergents et quatre caporaux. Nous séjournons au camp de Mer le 29 et le 30. C'est là que nous apprenons la nouvelle foudroyante de la reddition de Metz. Nos cœurs se serrent, car, à la douleur causée par cette honteuse et fatale capitulation, vient s'ajouter la certitude désespérante de l'arrivée rapide du prince Frédéric-Charles.

Le 31, à dix heures du matin, nous levons le camp et faisons un mouvement en avant. Nous arrivons vers midi à Séris, village situé à six ou sept kilomètres de Mer. Le régiment est rangé en bataille à l'est du village et campe dans cet ordre. Nous passons la journée du 1er novembre à Séris. Le 2, à sept heures du matin, le régiment change de position et opère un léger mouvement vers l'est. Il s'étend en ligne de bataille, le premier bataillon à la gauche, le troisième à la droite, dans un pli de terrain au sud-ouest du petit village de Lussay. Nous comptions rester là plusieurs jours ; aussi l'on bâtit, dans de petites carrières de moëllons placées en avant du camp, des murs pour abriter les cuisines du vent du nord qui souffle dans la plaine. Chacun dresse sa tente avec soin et l'entoure de pierres et de gazon pour la consolider. Nous reposions paisiblement quand, à minuit, le colonel reçoit l'ordre de faire lever le camp dès le point du jour. Le 3 à six heures du matin, nous quittons notre campement, et nous allons reprendre à Séris la route de Mer. Il fait un froid glacial. Heureusement, dans le courant de la journée, le soleil vient nous réchauffer.

Après avoir traversé Mer, nous suivons la route qui mène à la Loire et nous arrivons au pont suspendu. Ce pont, dont la moitié des boulons avait été enlevée, devait être coupé en cas de retraite. Le régiment le traverse avec prudence par escouade ; le défilé dure au moins une heure.

Après avoir passé la Loire, nous arrivons au petit village de Muides et prenons la route qui conduit au parc de Chambord. Nous y entrons par la porte dite de Muides. Le premier bataillon va camper au nord du parc, dans la partie comprise entre la clôture du parc, la route de la Fleur-de-Lys et celle du Chancelier ; le deuxième bataillon campe à l'est, entre la clôture, la porte de Thoury et celle de Levis ; le troisième bataillon, après avoir fait une grande halte à moitié chemin environ, entre la porte de Muides et le château, arrive à Chambord à une heure de l'après-midi et établit son campement sur la vaste pelouse qui s'étend devant la façade orientale du château.

Les trois bataillons fournissent six compagnies de grand'gardes, qui vont occuper les postes de Thoury, de Muides, de Bracieux, de Montfrault et les pavillons de la Chaussée et de Saint-Dyé. Nous passons les journées du 4 et du 5 au château de Chambord. Nous profitons de ce loisir pour visiter et admirer cette merveille de la Renaissance, sa lanterne et son escalier central, unique au monde.

Le 6 novembre, à six heures du matin, les trois bataillons opèrent un petit mouvement chacun de leur côté. Le premier bataillon lève le camp pour se distribuer comme il suit : la première compagnie garde la porte de Bracieux, la deuxième celle de Montfrault, la troisième celle de la Chaussée, la quatrième celle de Saint-Dyé, la huitième celle de Thoury, les cinquième et sixième compagnies sont en grand'gardes à Dhuison. Le troisième bataillon vient s'établir à gauche de la porte de Muides, et le deuxième à droite de la même porte.

Le 7, vers dix heures du matin, les hommes venaient de manger la soupe, quand tout à coup le canon gronde au loin. Les coups, d'abord assez rapprochés, deviennent, au bout d'une heure, beaucoup moins fréquents. C'était la canonnade de Marchenoir et de Saint-Laurent-des-Bois que nous entendions si distinctement. A onze heures et demie, le colonel reçoit l'ordre de partir immédiatement pour aller reprendre les positions que le régiment occupait le 2 novembre, près du village de Lussay. Bientôt après nous nous mettons en marche.

Nous attendons pendant une heure à Muides le défilé des troupes qui nous précèdent, nous repassons la Loire sur le pont suspendu, nous laissons Mer à gauche, et prenons la route de Beaugency. Il était déjà nuit quand nous quittons la grande route pour prendre un chemin de traverse qui nous conduit à la ligne du chemin de fer. Nous passons sur la voie et nous arrivons enfin à Lussay, que nous laissons à droite.

Nous arrivons à neuf heures du soir à notre ancien campement. Sans prendre le temps de faire la soupe, nous allons nous reposer sous nos tentes des fatigues de la longue marche que nous venons de faire. Nous savions, en effet, qu'il nous faudrait repartir dès le lendemain matin, et nous avions besoin de reprendre des forces.

Le 8, à six heures, nous quittons Lussay, nous passons à Villorceau et à Messas, et nous arrivons à midi et demi au petit village du May, à six kilomètres environ au nord de Beaugency. Le régiment bivouaque, éteint ses feux dès la tombée de la nuit et garde un silence absolu. Le lendemain 9, dès six heures, le régiment quitte son bivouac et va se ranger par bataillons, en colonnes serrées, par divisions, dans les champs placés à droite de la route. La troisième compagnie du premier bataillon, la quatrième et la sixième du second, la troisième du troisième et la compagnie d'éclaireurs sont envoyées en tirailleurs sous le commandement du capitaine **BRETON**. Le colonel, d'une voix ferme, commande en avant, et les trois bataillons s'ébranlant, s'avancent résolûment et dans un ordre parfait, à travers les champs labourés et les vignes garnies d'échalas. Nous avions l'ordre d'occuper le village du Bardon et de nous emparer du château de la Touanne, où l'ennemi s'était retranché.

En arrivant sur la crête située en avant du Bardon, nous passons devant la batterie de notre brigade qui déjà s'apprêtait à faire feu sur le château de la Touanne, quand un planton vient en toute hâte avertir le commandant de la batterie que le 2e zouaves en avait délogé l'ennemi sans coup férir. Notre ligne de tirailleurs avait déjà fouillé et dépassé le Bardon. Nous nous avançons dans la plaine et nous allons occuper, profitant des plis de terrain pour nous dissimuler, les positions situées entre le village du Bardon et la route de Baccon. Nous avons le village à notre droite et à notre gauche le 2e zouaves occupant l'espace compris entre la route de Baccon et le château de la Touanne. La canonnade se fait entendre forte et nourrie sur notre gauche. Nous voyons le feu de nos batteries placées sur les hauteurs qui dominent Baccon, et nous apercevons à droite l'incendie que des uhlans ont allumé à l'Orme de Roudon, avant de quitter cette ferme. Nous assistons toute la journée sous les armes à la bataille qui se livre successivement à Baccon, au château de la Renardière et à Coulmiers. La canonnade et les feux de peloton se font entendre sans la moindre interruption et s'éloignent peu à peu. Vers deux heures de l'après-midi, le son semble se rapprocher. Cet incident nous fait craindre un mouvement de retraite, mais nous apprenons que l'engagement a été très-chaud à la Renardière , et que nos soldats, après avoir pendant un instant perdu du terrain, l'ont regagné aussitôt, et ont enlevé le château à la baïonnette. Le bruit du canon et de la fusillade s'éloigne de nouveau. Bientôt on ne voit plus au-dessus des sapins qui entourent la Touanne que le feu de quelques obus qui éclatent en l'air, et, pour entendre distinctement la détonation, on est forcé d'appliquer l'oreille contre le sol. La nuit vient ; il pleut à torrents. Le régiment bivouaque sur les positions qu'il occupe. De leur côté, nos tirailleurs passent la nuit à l'endroit où ils se trouvent. La sixième compagnie du deuxième bataillon qui, la veille de grand'garde à la ferme de la Bourrie, a été déployée par ordre du général au commencement du mouvement, rentre seule le soir au camp. La pluie continue toujours à tomber. Nous passons la nuit accroupis dans la boue autour des feux allumés à grand'peine.

Le lendemain matin, nous voyons défiler sur la route des voitures chargées de blessés. D'autres soldats, atteints seulement aux membres supérieurs, s'en vont à pied du côté de Meung. A ce moment le bruit se répand que la victoire a été complète, que l'ennemi est en pleine déroute, qu'Orléans est délivré, et que les francs-tireurs de **CATHELINEAU** sont entrés dans la ville à dix heures du soir.

La pluie tombe encore une partie de la matinée ; enfin elle cesse. Nous nous séchions près de nos feux, quand un ordre subit de départ nous arrive à midi. Le régiment quitte ses positions, s'avance péniblement à travers les champs dont la terre détrempée n'offre bientôt qu'une boue où l'on enfonce à chaque pas, arrive à un premier bras de la Mauve qu'il traverse, puis au château de Pré-le-Fort.

En passant devant le château, nous remarquons la manière dont l'ennemi s'y est fortifié. Le chapiteau du mur d'enclos placé sur le bord de la route est légèrement crénelé dans toute sa longueur, de façon à permettre d'établir solidement le canon des fusils. Les toits des servitudes sont aussi, du côté de la route, défoncés régulièrement sur une hauteur de trente centimètres environ, et présentent ainsi une sorte de meurtrière continue.

Arrivés à la grille du château et au second bras de la Mauve, qui traverse le parc, nous trouvons le petit pont défendu de chaque côté par des retranchements composés, à droite, d'une charrette renversée sur l'une de ses roues et dont l'extérieur est garni de terre et de pierres ; à gauche, de pieux et de planches formant barrière, et revêtus en avant d'une couche de rondins assez bien agencés.

Peu après nous voyons, pour la première fois, la neige tomber en flocons épais. Nous traversons Huisseau. Quelques kilomètres plus loin, nous faisons une halte à une ferme située sur le bord de la route, et où nous trouvons plusieurs objets laissés par un officier de cuirassiers blancs. Nous

continuons notre roule, ramassant çà et là quelques débris d'armes de Bavarois, et nous arrivons à la route d'Auzouer-le-Marché à Ormes. Nous suivons longtemps cette route, passons à Bucy-Saint-Liphard , où il y a une grande quantité de troupes campées, et arrivons enfin, harassés par cette marche forcée, au village des Ormes, à neuf heures du soir. Le régiment campe en avant du village, à gauche de la route, dans un terrain où les hommes sont forcés d'établir leurs tentes dans la boue et de se coucher sur des échalas et des fagots de sarments, pour se garantir de l'humidité. Nous séjournons aux Ormes la journée du 11 novembre.

A huit heures du soir, l'ordre arrive de partir le lendemain matin à neuf heures, pour aller occuper le village de la Borde. Dans la nuit nous recevons contre-ordre. Le 12, à cinq heures du matin, nouvel ordre de lever le camp à huit heures. Nous quittons les Ormes et nous suivons pendant quelque temps la route de Châteaudun, puis nous prenons à droite un mauvais chemin boueux et défoncé qui nous conduit au village de Gidy, où nous arrivons à dix heures et demie. Les deux premiers bataillons campent en avant du village, ayant le 30e de marche à leur droite, le premier à droite, le second à gauche de la route. Le troisième bataillon campe à l'ouest du village, au-dessus du chemin par lequel-nous sommes arrivés. Les grand'gardes sont envoyées au bois de Brécy, à la ferme de Rouilly et à la ferme de Beaurepère.

Nous séjournons au camp de Gidy du 12 au 23 novembre. C'est ici que se font les premières promotions au grade d'officier ; c'est ici encore que M. le lieutenant-colonel **de PAILLOT** et M. le capitaine **BRETON**, de la troisième compagnie du troisième bataillon, apprennent leur nomination, le premier au grade d'officier de la Légion d'honneur, le second à celui de chevalier. Pendant notre séjour à Gidy, nos hommes sont employés à creuser la tranchée qui relie les ouvrages de terre construits en avant du village pour protéger, à droite, la batterie de marine qu'on y établit, à gauche, la batterie de douze de campagne campée à côté de notre troisième bataillon.

Le temps se passe en exercices, manœuvres, revues de détail, etc. Les officiers peuvent, avec une permission du colonel, aller visiter Orléans et les dégâts causés dans le faubourg de cette ville, dit faubourg Bannier, par les projectiles de l'ennemi, lors de la première occupation. Il pleut presque continuellement. Nous campons dans la boue. Aussi le nombre des dyssenteries est-il presque aussi grand qu'en Sologne. Nos hommes sont d'ailleurs à peine couverts. Leurs vêtements sont déchirés ; beaucoup même n'ont plus de souliers et marchent en sabots.

Le 20 novembre, nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à partir ; quelques heures après un contre-ordre arrive. Le 23, l'ordre de partir le lendemain pour Chevilly est remis au colonel à cinq heures du soir. Le 24, à huit heures du matin, nous quittons Gidy et nous prenons la route de Cercottes. Arrivés à ce village, nous suivons la grande route de Paris. A deux kilomètres environ avant Chevilly, le troisième bataillon laisse la colonne et prend un chemin qui le conduit, à travers la forêt, au château de Chevilly, habité par M. **de PERCEVAL**.

Le 5e bataillon de marche des chasseurs à pied nous y avait précédé. Déjà le commandant de ce bataillon avait placé ses hommes partie dans le parc, partie aux fenêtres du château, derrière les jalousies fermées, avec ordre de tirer de ces positions en cas d'attaque. Toutes les compagnies de notre bataillon furent envoyées en tirailleurs dans les fossés du parc et autour des servitudes, où elles passèrent la nuit. Les premier et deuxième bataillons avaient continué leur route jusqu'à Chevilly, où ils étaient arrivés à midi. Après avoir traversé la ligne du chemin de fer près de la gare, ils étaient allés se ranger en bataille à droite de la voie ferrée, dans l'espace compris entre celle-ci et la route conduisant au hameau des Chapelles. Ces deux bataillons campèrent en cet endroit pendant la nuit. De telles mesures étaient prises, parce que, dans l'après-midi, plusieurs coups de canon

avaient été entendus. En effet, un engagement avait eu lieu en avant entre nos reconnaissances et celles des Prussiens, engagement à la suite duquel l'ennemi avait été repoussé.

Le lendemain, 25, à midi, les trois bataillons quittent simultanément leurs positions respectives. Les deux premiers vont camper en avant du hameau des Chapelles, dépendant de Chevilly et distant de ce bourg de trois kilomètres seulement. Le troisième part du château de Chevilly et va occuper le campement laissé par les autres bataillons.

Le 27, par ordre du général de brigade, les premier et deuxième bataillons modifient leur camp. Ils s'établissent par demi-bataillons, ceux de gauche en arrière de ceux de droite, et le poste de police fournit des postes avancés. Le 28, la huitième compagnie du premier bataillon fait, à six heures du matin, une reconnaissance qui ne signale rien de nouveau. La deuxième du premier est envoyée en grand'garde aux Brosses-Saint-Lié, et la deuxième du second aux Mardelles-Chevilly. Le soir, la deuxième du second se réunit à la deuxième du premier et laisse un poste aux Mardelles. Dans la matinée, le troisième bataillon avait quitté son campement de Chevilly, et s'était porté à un kilomètre environ, entre la batterie de marine et les premières maisons des Chapelles, dans le pli de terrain situé au-devant de la route. Ce bataillon, à qui la garde de la batterie de marine était confiée, avait ses compagnies réparties de la sorte : la première était établie derrière le fossé avec épaulement creusé à l'entrée du hameau dans le but de protéger, à un moment donné, une batterie de campagne ; la deuxième, derrière un taillis situé de l'autre côté de la route ; la troisième, la quatrième et la cinquième étaient campées ensemble plus à gauche ; enfin la sixième et la septième étaient placées derrière les tranchées creusées à droite de la batterie de marine.

Nous apprenons alors le succès de notre aile droite à Bellegarde, Boiscommun, Baune-la-Rolande ; ce qui nous remplit d'espoir.

Le 29, la troisième compagnie du premier bataillon et la quatrième du second sont envoyées en détachement à Bucy-le-Roy. Un ordre du colonel prescrit qu'à l'appel du matin, de sept heures et demie, toutes les tentes soient abattues, le paquetage complet, les sacs près des faisceaux, afin d'être toujours prêts, en cas d'ordre de départ. Une ou deux tentes par compagnie sont seules laissées pour les malades.

Le lendemain 30 novembre, à trois heures du matin, nous recevons l'ordre de nous préparer à prendre les armes à sept heures ; on s'attend à une attaque par des forces considérables. La matinée se passe, l'attaque n'a pas lieu. La quatrième compagnie du premier bataillon va rejoindre le détachement de Bucy-le-Roy, dont le commandement est donné à M. **de PLACE**, chef du premier bataillon. Le soir, l'ordre est donné de faire le café à cinq heures le lendemain matin, pour partir à six heures et demie dans une direction qui doit être ultérieurement indiquée. A trois heures du matin arrive un contre-ordre, et nous passons encore la journée du 1er décembre aux Chapelles de Chevilly.

Tout à coup le bruit se répand que l'armée de Paris, sous les ordres du général **DUCROT**, ayant rompu les lignes allemandes sur la Marne à l'est et vers Lonjumeau au sud, marche au-devant de l'armée de la Loire. Notre rêve est donc réalisé. Aussi grande est notre confiance, grand notre enthousiasme. Nous comptons sur la victoire, nous nous croyons déjà à Étampes donnant la main aux valeureux défenseurs de Paris. Notre foi dans l'avenir augmente encore de force et de vivacité après la lecture qu'on nous fait le 1er décembre au soir, de cette belle et patriotique proclamation du général **d'AURELLE de PALADINES** :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire, « Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme, a coupé les lignes prussiennes.

« Le général Ducrot, à la tête de son armée, marche vers nous. Marchons vers lui avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple.

« Je fais appel aux sentiments de tous les généraux, ainsi qu'à celui des soldats.

« Nous pouvons sauver la France.

« Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans. Vous la vaincrez encore.

« Marchons donc avec résolution et confiance, sans calculer le danger.

« Dieu protège la France !

« Au quartier-général de Saint-Jean, le 1er décembre 1870.

« Signé : D'AURELLE. »

Aussi nous disposons-nous à faire payer cher à l'ennemi les humiliations de toutes sortes dont il vient d'abreuver notre belle France. A la vue de ces immenses plaines de la Beauce, naguère si fertiles et si riches, aujourd'hui dévastées par l'envahisseur, la rage est dans tous les cœurs.

Il est nécessaire maintenant pour l'intelligence des mouvements exécutés par le 29e dans les batailles livrées devant Orléans les 2, 3 et 4 décembre, de rappeler brièvement les dispositions prises par le général en chef dans la distribution des différents corps de l'armée de la Loire.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, des ordres arrivés du grand quartier-général, en ce moment à Villeneuve d'Ingré, commandaient à l'aile gauche de marcher en avant le 2 décembre dès le point du jour. Le général **CHANZY**, avec le 16e corps, devait se porter de Saint-Péravy-la-Colombe sur Toury ; le général **PEYTAVIN**, avec la 3e division du 15e corps, de Gidy sur Santilly ; le général **MARTINEAU**, avec la 2e division du même corps, de Chevilly sur Ruan et Aschéres-le-Marché ; le général **de COLOMB**, avec la 1re division, de Loury sur Neuville-aux-Bois.

JOURNÉE DU 2 DÉCEMBRE

Les ordres envoyés au général commandant la 2e division du 15e corps, lui prescrivaient de diriger sa 1re brigade par Artenay sur Ruan, la 2e par Villereau sur Aschéres-le-Marché. Ces deux positions étant supposées au pouvoir de l'ennemi, devaient être au besoin enlevées par les troupes.

Les deux premiers bataillons du 29e levèrent le camp à sept heures et demie du matin et se dirigèrent par Saint-Lyé sur Villereau, où ils trouvèrent le 2e zouaves. Le 30e de marche, qui était parti le matin de la Croix-Briquet, arriva à Villereau un peu plus lard. La brigade une fois au complet, fut rangée en bataille par colonnes de division en avant de Villereau. Le 29e, qui occupait le centre de la brigade, se plaça en avant du cimetière pour concourir au mouvement. Précédée d'une forte ligne de tirailleurs, la brigade s'avança sur Aschères.

La marche en bataille, conduite avec la plus grande prudence à travers champs et, en dernier lieu, au milieu des vignes, dura environ deux heures. Le 2e zouaves, qui occupait la droite du front de bataille, entra sans coup férir dans le village d'Aschères, abandonné la veille par l'ennemi. La brigade continuant sa marche en avant, dépassa bientôt Aschères, et nous aperçûmes en ce moment

au sommet de la crête qui domine la plaine d'Aschères, vers Crottes, une ligne assez forte de cavalerie ennemie avec de l'artillerie. A l'approche des tirailleurs des zouaves, cette ligne battit en retraite et disparut derrière la crête sans engager le combat.

Après une halte d'environ une heure faite à deux kilomètres à peine d'Aschères, le 29e fut dirigé vers Oison. Une forte canonnade se faisait entendre depuis quelque temps dans cette direction. Deux compagnies, la 4e du 1er et la 5e du 2e furent envoyées en avant avec mission de reconnaître le village d'Oison. Ces compagnies ne trouvèrent rien dans le village, mais en fouillant le petit bois situé derrière Oison, vers Bazoches, elles rencontrèrent une ligne de tirailleurs ennemis avec lesquels elles échangèrent plusieurs coups de feu. Quelques obus furent aussi envoyés dans le bois par l'artillerie prussienne.

A ce moment notre marche en avant sur Bazoches-les-Gallerandes, forte position occupée par l'ennemi, fut subitement arrêtée par les ordres du général en chef. Le général **CHANZY** ayant affaire à des forces supérieures en nombre, avait dû, dans l'après-midi, demander des renforts au général **d'AURELLE**. Celui-ci donna l'ordre à la 1re brigade de la 2e division, qui avait déjà occupé Ruan, de se replier sur Artenay. Les mêmes ordres arrivèrent vers cinq heures du soir à la 2e brigade. La retraite, protégée par une compagnie de chaque régiment en tirailleurs, s'opéra aussitôt. La nuit tombait au moment où la colonne traversait Ruan. Après cette longue marche en bataille, si pénible pour des hommes qui n'avaient pris aucune nourriture depuis le matin, nous arrivâmes à Artenay à sept heures du soir. Le 29e alla camper avec le reste de la brigade le long de la ligne du chemin de fer, à droite du village.

Pendant cette froide journée, le 3e bataillon laissé aux Chapelles à la garde de la batterie de marine, était resté sous les armes, dans les tranchées creusées de chaque côté de cette batterie, assistant ainsi de loin à la bataille qui se livrait en avant. La canonnade s'étendait sur toute la ligne, mais avec une intensité beaucoup plus grande sur la gauche, du côté de Patay, et nous voyions les obus éclater en l'air au-dessus des arbres qui bordent la grande route, entre la Croix-Briquet et Artenay. Plusieurs d'entre nous dirigèrent bien des fois la lunette du lieutenant de vaisseau qui commandait la batterie, du côté où l'action semblait le plus vivement engagée, mais sans pouvoir rien découvrir, sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur la fortune de nos armes. La nuit venue, nous rentrâmes au camp, comptant bien entendre le canon dès le point du jour. Vers onze heures du soir, un planton à cheval apporta au commandant du bataillon une dépêche signée « d'Aurelle » et ainsi conçue : « Victoire certaine. Nous couchons sur les positions prises à l'ennemi. »

Nous ne crûmes qu'à moitié à ce succès. Aussi notre déception ne fut-elle pas trop grande, lorsque le lendemain matin nous entendîmes au bout de quelque temps le bruit du canon se rapprocher, et que nous vîmes les convois rebrousser chemin sur la grande route d'Artenay.

JOURNÉE DU 3

Vers huit heures du matin, le régiment se rangea en bataille sur l'emplacement où il avait campé. Deux heures environ se passèrent dans l'attente. A dix heures l'ennemi commença le feu. Notre artillerie se mit en batterie pour répondre, et les obus ne tardèrent pas à éclater en avant et en arrière du régiment. L'ordre fut donné de battre en retraite sur Chevilly.

Cette retraite fut exécutée dans un ordre admirable. Il suffit pour s'en convaincre de savoir que six kilomètres à peine séparent Artenay de Chevilly, et que, après avoir commencé à se replier vers dix

heures du matin, le régiment n'arriva à la batterie de marine de Chevilly qu'à cinq heures du soir. Malgré les obus qui ne cessèrent un seul instant de tomber dans la plaine que nous eûmes à traverser pendant cette journée, aucun désordre ne se produisit dans les rangs. Nous reculions de deux ou trois cents mètres, puis le commandement de « halte et face à l'ennemi, » nous arrêtait dans notre retraite. Plusieurs fois l'ordre fut donné de marcher en avant et les troupes obéirent avec entrain. Quelques compagnies furent déployées en tirailleurs pour protéger la retraite sur le flanc et reconnaître la position de l'ennemi.

Malheureusement, nous n'apercevions que le feu de ses canons et pas un homme ne se montrait à la portée de nos chassepots. Vers deux heures, le feu de l'ennemi redoubla d'intensité ; les batteries divisionnaires et de réserve répondirent souvent avec succès à l'artillerie allemande. Un peu avant d'arriver à la Croix-Briquet, nous entendîmes siffler au-dessus de nos têtes les premiers obus de la batterie de Chevilly. Nous nous trouvâmes alors littéralement enfermés dans un cercle de feu. L'artillerie ennemie redoubla ses coups. La canonnade devint terrible. Nous ne voyions plus rien, nous n'avions plus conscience de ce qui nous entourait. A moitié distance environ des deux fermes situées en avant et à gauche de Chevilly, quelques obus atteignirent notre ligne, mais nous firent peu de mal. Peu après, le régiment reçoit de nouveau l'ordre de battre en retraite. Dans ce mouvement, il fait quelques pertes. Bientôt nous arrivons tout près de la batterie de Chevilly, où nous retrouvons le 3e bataillon. Celui-ci était depuis le matin posté dans les tranchées.

Tous, officiers et soldats, étaient résolus à défendre la batterie jusqu'à la dernière extrémité. Pendant la journée entière, ils eurent sous les yeux le navrant spectacle de la retraite de nos troupes devant les forces considérables de l'ennemi. Aussi attendaient-ils avec une impatience fébrile le moment où un drapeau blanc, hissé sur l'une des maisons de la Croix-Briquet, donnerait l'ordre à la batterie de commencer le feu. Ils avaient confiance en ces énormes pièces qui n'attendaient que le signal convenu pour vomir la mort sur les lignes prussiennes et faire voler en éclats les batteries ennemies. Presque tous les marins qui manœuvraient ces pièces étaient, en effet, des canonniers brevetés, pointeurs émérites, qui se faisaient fort de démonter les canons après quelques coups d'essai.

Nous espérions donc que l'effet de cette puissante artillerie pourrait peut-être changer la face des choses et rendre la journée indécise. Longtemps nous attendîmes. Après avoir vu nos troupes céder, pied à pied, devant la grêle des projectiles lancés par l'artillerie formidable de l'armée allemande, le terrain qu'elles occupaient entre Artenay et la Croix-Briquet, nous aperçûmes la ligne noire de son infanterie couronner la crête d'Artenay et descendre dans la plaine.

Sur la droite, vers Bucy-le-Roy, la cavalerie prussienne semblait chercher à nous tourner et à nous envelopper de ce côté. Vers deux heures, le lieutenant de vaisseau, d'une voix énergique, harangua ses matelots, et tous lui répondirent par les cris plusieurs fois répétés de : « Vive la France ! »

Chacun était à son poste, prêt à prendre part au combat au premier signal. Enfin, vers quatre heures, un officier d'ordonnance vint apporter l'ordre verbal de tirer sur Artenay. Immédiatement les canonniers exécutent le commandement de leur chef, et dès lors le feu ne discontinue pas un seul instant. La violente détonation des pièces nous fait perdre l'ouïe, et nos yeux deviennent aussi impuissants à percevoir ce qui se passe devant nous, tant épaisse est la fumée, tant épais est le brouillard qui commence à se répandre sur la terre.

Cependant, nous avons le bonheur de voir l'une de nos pièces démonter d'un seul coup, en la prenant en écharpe, une batterie ennemie qui était venue s'établir sur la gauche. Malheureusement tout fut contre nous dans ces fatales journées. Un froid glacial avait durci la terre. L'artillerie ennemie pouvait ainsi manœuvrer dans cette plaine certainement impraticable, surtout pour de lourdes pièces, si le sol avait été, comme quelque temps auparavant, détrempé par les pluies.

A cette heure de la journée où nos canons de marine eussent fait tant de mal à l'ennemi, s'ils avaient pu être pointés avec précision sur Artenay, Bucy et la Croix-Briquet, le brouillard força les canonniers de tirer au hasard. Le commandant de la batterie, craignant de lancer ses projectiles sur nos troupes, défendit même de diriger le feu sur des positions trop rapprochées, comme la Croix-Briquet, et s'acharna par prudence sur Artenay. Cependant, quand nos soldats arrivant à portée de la vue, vinrent lui prouver d'une façon certaine qu'il n'y avait plus de danger à tirer sur la Croix-Briquet, il commanda de charger les pièces avec des boîtes à mitraille, et fit alors subir à l'ennemi des pertes qui durent être considérables. Mais bientôt le brouillard, de plus en plus intense, ne permet plus de voir devant nous. Alors, navré, il donne l'ordre de faire sauter les munitions et d'enclouer les pièces, puis il se retire avec ses hommes. En ce moment, les batteries ennemies convergeaient en grand nombre sur notre position, et les obus pleuvaient de toutes parts. Chose surprenante ! aucun projectile n'atteignit ni les marins, ni les compagnies de notre 3e bataillon, parfaitement défilées dans le pli de terrain situé derrière la crête où était établie la batterie. Presque tous les obus tombaient sur la route et la lisière du bois.

Après le départ des marins, le commandant **ARNOUS** fit retirer son bataillon par la ligne du chemin de fer et gagna ensuite la grande route. L'obscurité était déjà grande, on ne pouvait que difficilement se reconnaître, et pendant quelque temps un certain trouble régna dans nos rangs. Cependant le 1er et le 2e bataillon nous avaient dépassés et étaient allés se reformer en attendant des ordres à l'entrée de la forêt. La canonnade se rapprochait, les obus tombaient au milieu des arbres en coupant les branches. La cavalerie ennemie menaçait toujours sur la droite, du côté des Chapelles. L'ordre fut donné de gagner Cercottes par la forêt. Une seule compagnie, la 5e du 1er bataillon, fut laissée à la garde des dernières batteries. Elle resta dans la tranchée creusée à l'entrée du hameau des Chapelles jusqu'à la nuit close. C'est là qu'un des derniers obus de la journée tua roide, d'un éclat à la tête, le sous-lieutenant de Mieulle. Quand nos batteries eurent éteint leur feu, cette compagnie entra dans le bois, y passa la nuit et ne rejoignit le régiment que le lendemain matin, au point du jour.

La retraite à travers la forêt d'Orléans fut très-pénible pour nos soldats. Entrés dans le bois tout près des Chapelles, ils durent traverser près d'une lieue de forêt pour gagner la grande route. Il gelait très-fort, les allées et les sentiers étaient glissants, presque impraticables. Les compagnies défilaient homme par homme. A chaque pas l'un d'eux trébuchait. Plusieurs, exténués de fatigue et de faim, n'ont plus reparu depuis. Enfin nous arrivâmes à la route un peu en désarroi, coupés par les troupes qui revenaient dans la même direction. Cependant les bataillons ne tardèrent à se reconstituer, et le régiment alla bivouaquer à gauche du village de Cercottes, entre la forêt et la route de Gidy.

Dans la nuit, plusieurs compagnies furent envoyées de grand'gardes. Les avant-postes des deux armées n'étaient distants que d'un demi-kilomètre environ. Le lendemain matin, le régiment était presque au complet et prêt à recommencer la lutte.

JOURNÉE DU 4

Il était sept heures. On avait déjà fait le café dans l'attente d'une prochaine attaque. Une demi-heure après l'ordre nous était donné de mettre sac au dos et d'aller prendre notre place de bataille. Le général **REBILLARD** lui-même nous conduisit à la position que nous devions occuper. Notre colonel, qui depuis plusieurs jours souffrait plus qu'à l'habitude d'une sciatique de vieille date, ne put monter à cheval. Après en avoir averti le général de brigade, il remit le commandement du

régiment à M. **de PLACE**, le plus âgé des trois chefs de bataillon. Accompagné de l'officier payeur, et suivi des bagages, il se rendit à Orléans où il put prendre l'un des trains qui jusqu'au soir emportèrent les blessés et les malades. Le régiment rangé en colonne par divisions, était placé à gauche de Cercottes, à trois cents mètres environ en arrière du chemin de Gidy. On forma les faisceaux et on commanda des hommes de corvée pour aller chercher du pain à la gare. Avant leur retour, une demi-batterie de quatre de notre artillerie divisionnaire, placée en avant du chemin, ouvrit son feu sur la forêt et sur la grande route. Une batterie de huit vint prendre position à notre gauche, et ne tarda pas à envoyer une grande quantité d'obus dans la même direction.

Nous avions devant nous le 25e régiment de mobiles et des fractions des autres corps composant la première brigade. Quand ces troupes voyant les Prussiens maîtres du bois de Cercottes, abandonnèrent leur position, le régiment reçut l'ordre de se porter en avant et exécuta ce mouvement avec le plus grand entrain. Le général **REBILLARD** l'arrêta à la route de Gidy. La première compagnie du premier bataillon fut détachée et envoyée dans une tranchée placée en face du centre de notre ligne de bataille. Une section de la seconde compagnie du même bataillon, sous les ordres du lieutenant **RIGAUD**, se déploya en tirailleurs à l'entrée du village de Cercottes, derrière la chaussée de la route. M. **RIGAUD** qui, debout sur le talus, dirigeait avec une grande bravoure le feu de sa section, fut alors atteint d'une balle à la cuisse. Une dizaine des hommes qu'il avait avec lui tombèrent tués ou blessés. Pendant ce temps la septième compagnie du troisième bataillon envoyé en tirailleurs sur la lisière du bois, engageait une vive fusillade. Les Prussiens ne ripostèrent pas ou du moins leurs balles parvinrent à peine jusqu'à nous. En revanche, leurs obus commençaient à pleuvoir.

Le régiment reçut l'ordre de battre en retraite en colonnes de divisions par échelons. Les compagnies envoyées en tirailleurs rallièrent et le mouvement s'effectua dans un ordre parfait. Il était onze heures. Un grand nombre des obus dirigés par l'artillerie ennemie sur notre batterie de huit, tombaient au milieu de nos rangs.

C'est ici, près d'une grosse ferme isolée, située à gauche de Cercottes, que deux obus éclatant coup sur coup au milieu de la cinquième compagnie du troisième bataillon, renversèrent douze ou quinze hommes dont ils tuèrent la moitié. Un peu plus loin, un obus arrivant de plein fouet emporta la tête de l'infortuné sous-lieutenant **PAUVERT** de la septième compagnie du même bataillon. Toutes les compagnies eurent d'ailleurs des pertes à déplorer à ce moment de la journée. M. **DUCHESNE**, sous-lieutenant au deuxième bataillon, reçut dans la face un éclat d'obus qui lui creva un œil.

Cependant la retraite s'effectuait lentement. Nos mobiles marchaient alignés comme à la parade. On faisait cent pas, on s'arrêtait et l'on faisait face à l'ennemi ; puis au commandement de : Demi-tour, la marche en arrière recommençait.

Nous arrivâmes ainsi, toujours au milieu d'une grêle de projectiles, étourdis par le grondement continu du canon et le craquement sinistre des mitrailleuses, jusqu'à un petit bois de sapins couronnant la seule hauteur que l'on trouve de Cercottes à Orléans, et sur laquelle est situé le village de Montjoie. Plusieurs compagnies furent déployées en tirailleurs sur la crête et à la gauche du régiment, pour protéger notre flanc menacé déjà par l'armée ennemie qui cherchait à nous envelopper et à nous cerner dans Orléans.

Nous étions dans les vignes, au milieu des échalas, auxquels nous nous accrochions à chaque pas et qui embarrassaient singulièrement nos mouvements. C'est là que nous pûmes, pour la première fois, entendre autour de nous le sifflement des balles ennemies. Jusqu'ici nous n'avions vu que les ravages produits dans nos rangs par les obus de l'artillerie allemande. Nous voyions le feu des

pièces, nous entendions la détonation, puis le sifflement lugubre des obus et enfin le bruit sec et strident des projectiles volant en éclats de toutes parts.

Ici les boulets balayaient la crête pendant que l'infanterie ennemie gravissant la pente engageait contre nous un feu de mousqueterie très-nourri, et cependant moins meurtrier qu'on pourrait le supposer. Les balles tombaient par milliers, coupaient nettement les échalas et les sarments des vignes, mais à peu de hauteur au-dessus du sol. Aussi celles qui atteignaient nos mobiles les blessaient-elles presque toutes aux cuisses ou aux jambes ou, lorsqu'ils étaient couchés, aux épaules, ou bien frappaient le sac, coupaient les courroies, s'enfonçaient dans le pain ou les gamelles. Nous restâmes immobiles au milieu de la pluie de projectiles qui tombait sur nous. Nos chefs, les commandants **de PLACE, ARNOUS** et **de la COCHETIÈRE** étaient admirables d'énergie, de sang-froid et de bravoure.

Cependant il fallut abandonner le sommet des hauteurs de Montjoie, la position n'était plus tenable. Nous ne pouvions répondre efficacement à l'ennemi, car l'infanterie prussienne était trop éloignée pour que nos balles pussent l'atteindre. Nous dûmes donc nous replier sans avoir, pour ainsi dire, brûlé une cartouche.

Immédiatement le terrain fut balayé par nos mitrailleuses, pour s'opposer à la marche de l'armée ennemie qui avançait toujours. Malgré les pertes énormes que nous fîmes subir à l'infanterie allemande, la crête n'en fut pas moins occupée et nous continuâmes à battre en retraite. Notre situation devint alors très-critique, car pendant que nous descendions le versant du côté des faubourgs d'Orléans, l'ennemi nous criblait de balles et ses obus sillonnaient la plaine.

Nous arrivâmes ainsi à un moulin situé à la hauteur du faubourg Bannier, près d'un chemin parallèle sur la gauche à la route d'Orléans. Les murs qui l'entouraient étaient crénelés ; une tranchée s'étendait du moulin au faubourg. On devait défendre cette position. Des mitrailleuses et une batterie de huit vinrent s'y établir. La canonnade recommença avec acharnement. Les batteries de marine établies en avant d'Orléans appuyèrent les pièces du moulin. Mais bientôt ces dernières ne purent plus tenir contre le feu convergent de l'artillerie ennemie, et durent se retirer. Alors, d'après les ordres du général **REBILLARD**, le régiment placé à la gauche du moulin, toujours au milieu des vignes, se porta avec courage en avant en ligne de bataille et ouvrit un feu de tirailleurs très-vif. C'est à ce moment que le capitaine **MARTINEAU** de la 7e compagnie du 3e bataillon reçut une balle dans l'un des poignets. Cependant les Prussiens se rapprochaient peu à peu de nous, leurs balles sifflaient de plus en plus nombreuses, et on entendait distinctement leurs cris de : Hurrah! Le général nous fit coucher à terre, et nous restâmes dans cette position une vingtaine de minutes. Les balles pleuvaient sur nous de front et de flanc, car l'infanterie prussienne nous débordait à gauche ; on commanda la retraite.

Nous regagnons la route et nous traversons la ligne du chemin de fer. Là, chaque commandant de compagnie rallie ses hommes comme il peut, et nous entrons à Orléans. Il était quatre heures. Nous traversons la ville morne et déjà déserte. Nous arrivons à une petite place où l'on forme les faisceaux. Le désordre régnait dans nos rangs, mais les soldats comprenant que de leur union dépendait leur salut, eurent le bon esprit de se grouper d'eux-mêmes autour des officiers. On se reforma de cette façon sans trop de difficulté. Un officier fut envoyé au quartier général établi à l'hôtel du Loiret, pour demander des ordres. Il revint sans avoir trouvé ni généraux, ni officiers d'état-major.

Alors le bruit s'étant répandu que l'armée passait la Loire, les chefs de bataillon font rompre les faisceaux, et nous nous dirigeons vers les quais. Bientôt nous arrivons au grand pont. Artillerie,

cavaliers, fantassins, convois, y étaient entassés pêle-mêle. L'encombrement était tel que la circulation se trouvait complètement interrompue.

Les habitants de la ville effrayés cherchaient à fuir de l'autre côté de la Loire, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Leurs voitures venaient encore augmenter l'embarras qui existait sur la chaussée. Les trottoirs étaient couverts de piétons, militaires et civils, se portant les uns les autres, tant la foule était compacte. Nous attendîmes donc quelques instants cherchant à recueillir auprès des autres troupes qui passaient des renseignements sur notre ligne de retraite. Tous ignoraient la destination future de l'armée. Aucun ordre n'arrivait ; on ne savait quelle direction prendre. Enfin, entre six et sept heures, le commandant **de PLACE** fut averti que la division devait se reformer à Olivet. Immédiatement il conduisit les hommes présents vers un pont de bateaux construit en aval du grand pont en prévision d'une retraite. Plusieurs compagnies du 1er bataillon avec MM. les capitaines **de TERVES** et **de CHEMELLIER**, et la 4e du 2e avec son capitaine M. **BOUTET** restèrent dans Orléans et allèrent se placer à côté des chasseurs à pied, dans les tranchées creusées au faubourg Bannier, près de la ligne du chemin de fer.

Les batteries ennemies prenant ces tranchées en écharpe, ravagèrent en un instant les rangs des chasseurs et renversèrent une quarantaine des nôtres. En même temps, l'infanterie prussienne tirait sans relâche et les balles tombaient de tous les points environnants. C'est ici que le capitaine **BOUTET** reçut une balle qui lui traversa le bras. Il fallut abandonner les tranchées et battre en retraite.

Le lieutenant **de MONTI** trouva en s'en allant une charrette qu'il requit pour aller chercher nos blessés. Mais on n'était pas rendu au lieu du combat que l'on dut rebrousser chemin devant la grêle d'obus que l'artillerie ennemie envoyait en cet endroit.

Cependant le gros du régiment s'était dirigé vers le pont de bateaux sur lequel on comptait passer la Loire. Cruelle déception ! le pont venait d'être coupé pour arrêter l'ennemi. Force nous fut de revenir au pont de pierre à travers une foule de plus en plus épaisse. Déjà la nuit couvrait la terre ; il était environ sept heures. Une canonnade furieuse s'entendait toujours de tous les côtés autour delà ville, et l'on craignait que l'ennemi n'établît quelques batteries dans les quartiers élevés pour balayer les ponts et nous empêcher de passer le fleuve.

Dans ce cas, tout espoir eût été perdu, et ce qui restait de l'armée de la Loire dans Orléans, eût été forcé de se rendre.

Nous réussissons enfin à monter sur les trottoirs du pont, et à nous y frayer une route en nous échelonnant à droite et à gauche. Arrivés sur la grande route, nous nous glissons de chaque côté des convois, et nous nous efforçons de ne pas nous perdre de vue, car à chaque instant nous sommes coupés par des soldats des autres corps. Nous arrivons enfin à neuf heures à Olivet où une notable partie du régiment se réunit près de l'église. Bon nombre pourtant de nos hommes entendant dire autour d'eux que l'on se retire sur Blois, prennent la grande route qui conduit à cette ville sur la rive gauche de la Loire, et y arrivent par petits groupes deux ou trois jours après.

On crut, en effet, pendant un certain temps, que le 15e corps se reformerait à Blois. Mais l'administration, ayant ensuite appris sa direction sur Salbris, incorpora les hommes du 29e présents à Blois, au 6e bataillon de Maine-et-Loire, qui tenait alors garnison dans la ville.

La plus grande partie du régiment réunie à Olivet alla camper dans un champ attenant aux dernières maisons. Les tentes étaient à peine dressées, et les hommes, harassés par deux journées de combat, à demi-morts de froid et de faim, avaient allumé leurs feux et se disposaient à prendre quelque nourriture, quand tout à coup l'ordre arrive de lever le camp en toute hâte. Les Prussiens nous

poursuivaient, et leurs cavaliers, disait-on, entraient déjà dans la ville. Nous dûmes nous remettre en route.

La terre était glacée ; on glissait à chaque pas. Beaucoup après leur chute ne purent se relever. Un homme du 2e bataillon tombe raide mort sur la route. Ses camarades s'empressent autour de lui et essaient de le ramener à la vie. Vains efforts ! On le couche dans un fossé, et nous continuons notre route.

Nous perdons jusqu'à la conscience de notre propre existence, tant notre abattement est profond. Nous marchons automatiquement parce qu'il faut marcher, nous suivons la colonne parce qu'il faut la suivre sous peine d'être pris par l'ennemi. Beaucoup se laissent tomber sur les bords de la route et regardent d'un œil morne s'éloigner leurs compagnons qu'ils ne peuvent plus suivre. Nous arrivons enfin, vers deux heures du matin, à la Ferté-Saint-Aubin, où nous pouvons nous reposer quelques heures.

Dès le matin nous partions de la Ferté, et la retraite continuait. Le régiment comptait 4 à 500 hommes en état de se remettre en route. Ce jour-là fut témoin de souffrances plus grandes encore. Le froid était toujours intense, le sol toujours glissant, la marche plus pénible, car nous étions d'une faiblesse extrême. Nous arrivons néanmoins vers trois heures de l'après-midi à La Motte-Beuvron.

Le commandant du 3e bataillon est à la tête du régiment qui se compose d'une fraction importante de ce bataillon et d'un certain nombre d'hommes des autres bataillons qui viennent se joindre au 3e. Peu à peu notre corps se reconstitue par l'arrivée successive des soldats qui ont quitté Orléans à une heure plus avancée de la nuit, ou qui se sont arrêtés le long de la route. Nous passons la nuit à La Motte, d'après l'ordre du général de brigade qui y établit aussi son état-major, et nous y restons le 6 jusqu'à trois heures de l'après-midi. Au départ de La Motte, le 29e, ou du moins ce qui en reste, est désigné pour former l'arrière-garde et soutenir la retraite. L'étape se fait dans le plus grand ordre. A huit heures du soir, nous arrivons à Salbris, où nous nous arrêtons. Nous allons camper à l'endroit que nous avions occupé du 22 au 27 octobre, autour de la ferme de Châtillon. Les commandants **de PLACE** et **de la COCHETIÈRE,** avec les débris de leurs bataillons, étaient arrivés à Salbris vers deux heures de l'après-midi.

La journée du 7 se passe paisiblement jusqu'à deux heures. A ce moment nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à partir. Nous mettons sac au dos, attendant ainsi le moment du départ, pendant que devant nous passent artillerie, cavalerie et infanterie se dirigeant vers les routes d'Aubigny et de Vierzon. Tout à coup, vers cinq heures, quelques coups de fusil éclatent à mille mètres environ en avant. Personne d'abord n'y fait attention, mais bientôt les détonations se multiplient. Le 2e zouaves s'élance et se déploie en tirailleurs. Une terrible fusillade s'engage entre ce régiment et les Prussiens. Le canon se fait entendre, et plusieurs obus viennent éclater jusque dans la cour de la tuilerie située à l'entrée du bourg. L'ordre de soutenir la retraite nous est donné. Nous nous préparons à marcher en avant, quand vers cinq heures et demie le feu cesse subitement. L'ennemi est repoussé.

Quelque soit le courage, il est toujours plus ou moins ébranlé par une attaque soudaine à la tombée de la nuit. Il faut dire d'ailleurs que la fatigue et la démoralisation enlevaient toute énergie à nos soldats. Aussi, quand le cri : Aux armes ! Nous sommes attaqués ! se fit entendre, il fallut toute la fermeté des officiers pour maintenir les hommes à leur poste.

Vers six heures, quand tout fut calme, nous nous mîmes en marche sous les ordres du commandant **de PLACE**, et contrairement à l'attente générale, nous prîmes la route d'Aubigny qui nous allongeait considérablement pour gagner Bourges. La neige commençait à tomber. Le vent soufflait par rafales et soulevait les flocons glacés qui venaient nous fouetter le visage. L'obscurité était

profonde. La colonne avançait, pour ainsi dire, pas à pas derrière l'artillerie dont les chevaux glissaient sur le verglas et ne pouvaient traîner les pièces et les caissons. Nous marchons ainsi toute la nuit, la tête penchée et le cœur rempli de pénibles pensées. A chaque instant des hommes trébuchent et tombent de fatigue. Près d'Aubigny un soldat se couche pendant une halte. Au moment du départ, on va pour le réveiller, on lui parle, il ne répond pas. Il était mort ! Combien d'autres se sont ainsi endormis pour toujours !

Cependant les heures succèdent aux heures, et le jour se lève (8 décembre). Vers sept heures, un village apparaît ; cette vue ranime nos courages, un dernier effort nous conduit à Aubigny. On dut camper dans la neige. Heureusement la ville offrait quelques ressources. Ce jour-là on mangea ; nous voudrions aussi dire que l'on dormit, mais à une heure du matin, par la nuit la plus noire et le froid le plus vif, il fallut se remettre en route. La marche devait être aussi longue que la veille. Elle fut plus pénible encore. Le besoin de sommeil accablait les plus robustes. Pliés sous le poids du sac, les soldats s'en allaient, la tête branlante, chancelant et s'entrechoquant comme des hommes ivres. Ils dormaient. Plus d'un tomba sur la neige et ne se releva plus. Cependant on dut déployer quelques compagnies en tirailleurs pour protéger le flanc droit de la colonne qu'on croyait menacé. Nous laissons à penser quelle énergie il fallut à nos soldats pour supporter ce surcroît de fatigues !

La colonne avança ainsi pendant douze heures. A deux heures de l'après-midi, elle formait les faisceaux en avant du village d'Henrichemont, sur le bord de la route de Bourges. Le général se décida à ne repartir que le lendemain.

Le 10 décembre, à quatre heures du matin, nous étions en rangs. L'histoire de cette journée est celle des jours précédents. Mêmes fatigues, même affaissement physique et moral, le degré seul est plus élevé, l'épuisement est porté jusqu'à sa limite extrême, c'est l'anéantissement. Le froid nous engourdit toujours, la neige tombe toujours, et toujours nous traînons nos pieds meurtris sur le sol glacé.

A deux heures de l'après-midi, on forme les faisceaux à trois kilomètres de Bourges. Là, nous nous reposons quelques instants en contemplant avec bonheur les toits et les clochers de cette ville qui nous avait donné jadis une si cordiale hospitalité. L'espérance renaît. Nous nous remettons en route avec plus de courage, car nous allons enfin avoir un abri pour la nuit. Vain espoir ! Nous passons devant les portes qu'on ne nous permet pas de franchir, nous faisons le tour de la ville, et nous nous éloignons dans la direction de la Chapelle-Saint-Ursin. C'est aux environs de ce petit village que nous allons camper une fois encore. La retraite est enfin finie, mais quel long supplice ! Ce jour-là, pour former la grand'garde, il fallut prendre des hommes dans quatre compagnies du 1er bataillon.

Le lendemain, 11 décembre, nous pouvons nous reposer une journée entière à la Chapelle. Beaucoup d'hommes ont rejoint le régiment depuis la veille au soir. A neuf heures, le 12, nous quittons la Chapelle-Saint-Ursin, et nous nous dirigeons vers Mehun-sur-Yèvre, petite ville située à seize kilomètres environ au nord-ouest de Bourges. Nous passons à Sainte-Thorette et arrivons à Mehun à cinq heures du soir ; nous traversons la ville, et nous allons nous établir sur les hauteurs à deux kilomètres en avant. La température est toujours excessivement rigoureuse. Aussi un ordre du général **BOURBAKI**, commandant en chef, accorde-t-il une ration de vin pour la journée à toutes les troupes du 15e corps.

Le 13 et le 14, nous séjournons au camp de Mehun. Un certain nombre d'hommes restés en route arrivent pendant ces deux journées. C'est ici que M. l'abbé **PUJOT**, aumônier du 2e bataillon, fait prisonnier, le 3, à la Croix-Briquet avec MM. les docteurs **SERVAIN** et **BOUCHARD**, des 1er et 2e bataillons, nous rejoignit, après s'être échappé d'Orléans et avoir franchi les lignes ennemies. Quant à MM. **SERVAIN** et **BOUCHARD**, ils n'ont plus reparu depuis au régiment.

A la suite de telles fatigues et de telles privations, il est aisé de comprendre dans quelle proportion le nombre des malades doit augmenter. Il est, en effet, considérable. Beaucoup sont atteints d'affections de poitrine qui les épuisent. En outre, tous ou presque tous sont pris de diarrhées. Chaque matin il en part une grande quantité que l'on conduit à la gare pour les faire emmener à Bourges.

Notre campement, d'ailleurs, contribue pour beaucoup au développement de ces affections. Nous sommes dans un creux, en contre-bas de la route, sur un terrain marécageux où l'on fait sourdre l'eau à chaque pas. Hier la terre était gelée et l'eau glacée dans toutes les excavations du sol. Aujourd'hui avec le dégel, la glace se fond partout sous les rayons du soleil, et bientôt la terre est détrempée au point de rappeler nos plus mauvais campements de Sologne. Aussi, le lendemain, 15 décembre, nous fait-on sortir de ce cloaque et nous nous portons à cent mètres en avant sur la hauteur. Dans la matinée du même jour, nous voyons défiler à pied sur la grande route huit uhlans, dont un blessé, que des chasseurs à cheval ont pris du côté de Vierzon et escortent jusqu'à Bourges.

Pour permettre aux divers corps de prendre pendant quelque temps un repos salutaire, le général en chef se décide à les cantonner. Le 16 décembre, à cinq heures du matin, nous partons donc pour Villeneuve-sur-Cher. Nous repassons à Sainte-Thorette, et nous arrivons, quelques heures après, fatigués, car la chaleur est devenue tout à coup très-forte dans le courant de la journée. A Villeneuve, le général fait descendre la brigade dans les champs situés entre la route et la rivière, la range en bataille, et là, indique à chaque régiment le lieu où il doit aller établir ses cantonnements.

Les trois bataillons du 29e sont répartis de la manière suivante : le 3e reste à Villeneuve avec le 2e zouaves. Les quatre premières compagnies traversent le Cher sur une passerelle que les grandes eaux avaient détruite et qu'on rétablit avec l'aide de bateliers. Quant aux voitures, elles passent la rivière à gué. On place les compagnies dans les bâtiments dépendant de la ferme du château de Villeneuve, et les officiers reçoivent au château un gracieux accueil. Les trois autres compagnies sont logées dans le village. Les 1er et 2e bataillons sont cantonnés aux fermes dites des Grandes et Petites-Salles, ainsi qu'au château de Prunay.

L'air est pur, le soleil inonde la terre d'une douce tiédeur, et les yeux se reposent avec bonheur sur les vastes prairies et les riants coteaux d'alentour. Nous revenons donc insensiblement à la vie dans ce charmant village. Malheureusement on ne nous laisse pas le temps de nous amollir au sein de ces délices de Capoue. Nous comptions séjourner une semaine au moins à Villeneuve ; dans la nuit du 18 au 19, l'ordre arrive au commandant **de PLACE** de réunir le lendemain matin à six heures et demie les trois bataillons aux Grandes-Salles. Nous prenons, le 19, la route de Bourges, et nous arrivons à midi et demi en vue de la ville, à deux kilomètres environ.

Là, on nous fait camper entre la route de St-Amand et celle de Saint-Florent. Dans la soirée, le bruit court qu'il est question de nous envoyer à la Charité, de nous faire passer la Loire en cet endroit, et de nous diriger ensuite sur l'Est, où un grand mouvement doit s'opérer dans quelque temps. Nous devions partir le lendemain matin, dès six heures, pour Brécy, bourg situé à douze ou quatorze kilomètres de l'autre côté de Bourges.

Le 20, après avoir attendu, sac au dos, plus d'une heure le moment du départ, nous nous mettons en route. Nous traversons rapidement Bourges et nous suivons bientôt la route nationale parallèle au chemin de fer. Nous passons à Saint-Germain-du-Puits, et, vers trois heures de l'après-midi, nous arrivons à Brécy. Nous campons en arrière du village, dans des terres labourées, sur la lisière d'un bois situé à droite de la route. La température avait été assez douce dans le courant de la journée, mais pendant la nuit le temps changea complètement. Nous fûmes réveillés sous nos tentes par un froid excessif. Il gelait à pierre fendre.

On nous avait dit que nous quitterions Brécy dès le lendemain matin. La journée du 21 se passa au camp. Le 22, au matin, aucun ordre de départ n'était arrivé, mais, à dix heures, on nous fait partir en toute hâte. Nous revenons à Bourges, nous passons devant la gare, et nous allons camper dans les prairies de Saint-Doulchard. M. le commandant **de PLACE**, épuisé par les fatigues énormes de ces derniers temps, entre à l'ambulance. Il nous quitte les yeux pleins de larmes. M. **ARNOUS-RIVIÈRE**, chef du 3e bataillon, prend le commandement du régiment, dont l'effectif diminue chaque jour par suite du nombre toujours croissant des malades.

La nuit que nous passons ici est peut-être la plus froide de toutes celles qui se sont écoulées depuis le commencement de la campagne. Aussi la souffrance fait-elle naître des murmures dans les rangs de nos mobiles, et plus encore dans ceux des zouaves et du 30e. Ces murmures s'accentuent davantage quand on apprend subitement vers dix heures du matin le départ pour Mehun. C'est qu'en effet aux souffrances physiques produites par la rigueur de la température et la lassitude corporelle, vient s'ajouter le mécontentement causé par l'indécision apparente des généraux et l'incertitude des mouvements qu'ils nous font effectuer aux quatre points cardinaux de la ville de Bourges.

Nous arrivons à Mehun à trois heures du soir, et nous allons occuper le campement que nous avions quitté le jour de notre départ pour Villeneuve. Le lendemain, 24 décembre, nous quittons Mehun à dix heures du matin. Au lieu de suivre la grande route de Vierzon, nous descendons vers le canal du Berry, dont nous côtoyons le bord jusqu'à Vierzon. Nous arrivons dans cette ville du côté des ponts, vers trois heures de l'après-midi. Nous remontons vers la partie haute, nous traversons la ligne du chemin de fer sur le pont de la gare et nous suivons la route de Paris. A deux kilomètres environ, un peu avant l'entrée de la forêt, on nous fait camper à gauche de la route.

Le froid est plus intense que jamais. Nos pauvres soldats grelottent sous leurs vêtements en lambeaux. Leurs vareuses déchirées, leurs pantalons troués et frangés ne les couvrent plus qu'à moitié. Beaucoup marchent avec des souliers éculés et percés ; un plus grand nombre vont en sabots, soit qu'ils n'aient plus de chaussures, soit que leurs pieds meurtris et gonflés ne puissent plus en supporter. Dans de telles conditions, le nombre des malades s'accroît d'une façon alarmante. Les hôpitaux et les ambulances en regorgent ; on ne sait plus où les loger, et bientôt l'administration supérieure va jusqu'à reprocher aux médecins de se montrer trop compatissants.

Enfin, heureusement, un délégué d'Angers, qui, avec un wagon rempli de petits manteaux à capuchon, nous cherchait depuis cinq ou six semaines, parvint, à force de renseignements, à nous trouver à Vierzon. Nos hommes, à qui on n'avait jamais donné ni capotes, ni manteaux, et qui n'avaient eu jusqu'ici sur le dos que leurs vareuses et leurs blouses de toile, purent désormais se garantir un peu contre la rigueur de la saison. On leur distribua en outre des pantalons rouges provenant des magasins de l'État, et le colonel, autorisé par le général **CHOPPIN**, qui avait remplacé comme général de brigade le général **REBILLARD**, appelé à commander la division, fit passer, par l'intermédiaire du capitaine d'habillement, un marché de chaussures avec un fabricant de Châteauroux. Quelques jours après, des délégués de Cholet nous apportaient un don patriotique consistant en bas, gilets, cravates de laine, et excellents souliers.

Comme il n'est plus possible à nos soldats de coucher sous la tente, où ils sont gelés par le froid, le commandant **ARNOUS-RIVIÈRE** fait au général un rapport qui profite à la division tout entière, car, dès le lendemain, ordre est donné de cantonner les troupes. Les trois bataillons du 29e sont répartis dans le quartier de l'archevêché et dans les bâtiments avoisinant la ligne du chemin de fer, du côté de Vierzon-Village.

Le 26, le général **MARTINEAU**, commandant en chef le 15e corps, fait savoir au colonel que la croix d'officier de la Légion-d'honneur est décernée à M. le commandant **de PLACE**, celle de

chevalier à MM. les capitaines **BOUTET** et **MARTINEAU**, ainsi qu'au sous-lieutenant **DUCHESNE**, tous trois blessés à Orléans. La médaille militaire est conférée aux sergents **BELON** et **RIPOCHE** pour leurs services antérieurs.

Le 28, M. le commandant **ARNOUS-RIVIÈRE**, du 3e bataillon, est nommé officiellement lieutenant-colonel, commandant le régiment. M. le capitaine **BRETON**, du 3e bataillon, est nommé chef du même bataillon.

Le 29, M. le capitaine **de TERVES**, du 1er bataillon, commandant la compagnie d'éclaireurs, reçoit sa nomination de chevalier de la Légion-d'honneur, pour les services spéciaux qu'il a rendus depuis le commencement de la campagne. Le lendemain, 30, il est promu au grade de chef de bataillon, en remplacement de M. **de PLACE**. Le même jour, au rapport, le colonel rendait hommage à l'ancien commandant du 1er bataillon, dont il dépeignait ainsi le caractère : « L'absence de cet officier laisse un grand vide parmi nous. Nous avons pu apprécier chez lui les brillantes qualités d'un chef de corps. Dans le service, il joignait à la fermeté les délicates attentions d'un ami et même d'un père. Au feu, son sang-froid et sa bravoure nous serviront de modèle pour l'avenir. »

Le 31 décembre, nous quittons nos cantonnements de Vierzon pour aller en prendre de nouveaux à plusieurs kilomètres en avant de la ville, dans la forêt, et près de la ligne du chemin de fer de Vierzon à Orléans. Cette pointe en avant, à laquelle toute la 2e division prend part, est poussée, dit-on, pour masquer aux yeux de l'ennemi, dont les éclaireurs viennent jusqu'à Salbris, l'important mouvement qui depuis plusieurs jours déjà s'opère sur la voie ferrée.

Les trois bataillons du 29e sont logés, le 1er au château de Fay, le 2e à la Moranderie, ferme située à trois kilomètres en avant, près du long tunnel construit en cet endroit sur la ligne du chemin de fer. Le 3e est à Charnay, hameau de quelques maisons placé sur le bord de la ligne de Tours. Nous séjournons dans ces cantonnements les 1, 2, 3, 4 et 5 janvier. Comme nous sommes en première ligne, le nombre des petits postes est augmenté, et les trois bataillons se relient par un cordon de sentinelles.

Il est toujours question de notre prochain départ par le chemin de fer. Nous devons rester longtemps en wagons, aller fort loin dans un pays très-froid. Les uns parlent de Dijon, les autres de Besançon, plusieurs même vont jusqu'à dire que nous partons pour l'Allemagne, et que d'ici peu nous entrerons dans le duché de Bade. Certains prétendent que nous nous embarquerons à Bourges, d'autres à Vierzon. Nous ne savons donc rien, d'une façon quelque peu certaine. Cependant un assez grand nombre de troupes prennent le chemin de fer à Vierzon dont la gare est encombrée de wagons et de locomotives.

Le 5, au matin, d'après un ordre mal compris, le 3e bataillon quitte Charnay avec armes et bagages, prend la route de Vierzon, et arrive à la gare, où l'on apprend qu'il n'est nullement question de départ. Une centaine d'hommes seulement ont été demandés au colonel pour construire, avec des madriers, un trottoir nécessaire à l'embarquement des chevaux de l'artillerie.

Dans la soirée, l'ordre arrive de quitter les cantonnements le lendemain, à quatre heures du matin, pour se rendre à Mehun. Nous sommes debout à deux heures, et, nos préparatifs faits, nous partons pour Vierzon.

A son arrivée, le 3e bataillon trouve la ville parfaitement silencieuse. Pas le moindre mouvement de troupes. Ne sachant à quoi attribuer ce calme si en désaccord avec l'ordre écrit qu'il avait sur lui, M. le commandant **BRETON** va trouver le général de brigade.

Ce général avait oublié d'envoyer contre-ordre au 29e, une heure après l'ordre de la veille au soir, comme il l'avait fait pour les autres corps. Il dépêche donc immédiatement au-devant des deux autres bataillons un planton portant ordre de ne partir qu'à dix heures.

Quant au 3e, il commande de laisser aller les hommes en leur prescrivant de se trouver réunis à l'heure du départ.

Le soir, nous arrivons à Mehun, et nous nous établissons encore une fois dans notre ancien campement. Le lendemain, à trois heures du matin, nous partons pour Bourges par une pluie fine qui nous transperce. Nous y arrivons vers dix heures. On nous conduit alors dans les terrains vagues situés de l'autre côté de la voie ferrée, au-dessus de la gare. Nous y restons toute la journée dans la boue jusqu'aux chevilles ; puis, la nuit venue, notre départ ne pouvant s'effectuer que le lendemain, on loge les compagnies un peu pêle-mêle dans la caserne d'artillerie.

A quatre heures du matin, l'ordre arrive de se rendre à la gare. Nous attendons pendant six heures la formation des trains qui doivent nous emmener. A onze heures enfin, le 1er bataillon part avec les deux premières compagnies du 2e. Une demi-heure après, le reste du 2e bataillon et le 3e s'embarquent dans un second train. Un certain enthousiasme règne dans nos rangs. La hardiesse de cette nouvelle campagne plaît à beaucoup ; quelques-uns pourtant prévoient déjà les dangers de cette expédition aventureuse.

Nous passons à Saincaize et à Nevers. Vers six ou sept heures du soir, les trains s'arrêtent sur la ligne. Toute la nuit nous restons sans changer de place. Le lendemain, au point du jour, curieux de savoir où nous sommes et de connaître la cause d'un tel arrêt, nous sortons de nos wagons. Nous nous trouvons à la station de Cercy-la-Tour, et nous apprenons du chef de gare que l'arrêt est dû à l'encombrement de la voie par les trains qui nous précèdent. Effectivement, devant nous est un train contenant la légion bretonne et la légion provençale, train parti de Bourges immédiatement avant le nôtre, et nous en apercevons au loin un autre en station sur la voie.

La journée se passe en gare. C'est à peine si nous allons jusqu'aux premières maisons de la ville, car l'heure du départ est inconnue, et d'un moment à l'autre nous pouvons recevoir l'ordre de remonter en wagons. A sept heures environ, le train se remet en marche. Il s'arrête de nouveau dans le courant de la nuit, et le lendemain nous nous réveillons à la station de Lusy, petite ville située sur les confins du département de la Nièvre. La neige couvre la terre. Les collines du Morvan, qui se dressent à droite, à un kilomètre à peine de la ligne du chemin de fer, nous montrent leurs flancs cachés sous une couche épaisse, d'un blanc éclatant, tranchant sur le fond gris d'un ciel lourd et triste. C'est avec peine qu'on distingue les toits et le clocher de Lusy perdus dans la neige.

Il fait un froid rigoureux. Tous sortent des wagons pour se dégourdir et se réchauffer. Les uns courent à la maisonnette du cantonnier et s'entassent autour du poêle, les autres ramassent avec soin les plus petits morceaux de bois qu'ils peuvent trouver çà et là sur la voie et aux environs, et, s'accroupissant dans la neige, allument à grand'peine ce bois mouillé qui répand une fumée épaisse. Autour de ces feux nos mobiles font cuire le peu de viande qui leur reste. Beaucoup n'ont plus de pain. Avant le départ, des distributions pour plusieurs jours ont été faites, mais on était loin de compter sur d'aussi longs arrêts. Les vivres sont donc épuisés, et nous ne sommes même pas à la moitié de la route que nous avons à parcourir. Ceux qui ont encore quelque argent vont acheter du pain à Lusy, mais la majeure partie sont sans ressources.

Le colonel, après s'être renseigné auprès du chef de gare sur la durée probable de notre séjour à Lusy, télégraphie au général **CHOPPIN** qui voyage avec le 2e zouaves dans le train qui nous suit, pour lui demander l'autorisation de passer un marché de farine, afin de faire boulanger cette farine

et distribuer du pain aux hommes avant de quitter la ville. Sur la réponse approbative du général, le colonel se procure du pain, puis fait abattre des bœufs, de sorte que nos soldats, abondamment pourvus des aliments nécessaires à la vie, peuvent en toute sûreté continuer leur route.

Cette pénurie de vivres que nous venons de signaler, jointe aux fatigues antérieures à notre départ de Bourges et aux mauvaises conditions hygiéniques du voyage, contribua singulièrement à développer chez nos hommes un affaiblissement physique, un appauvrissement de la constitution, une anémie enfin portée chez beaucoup jusqu'aux dernières limites.

Nous avons montré quelles souffrances inouïes nous eûmes à supporter pendant la retraite d'Orléans. Nos mobiles ne furent guère plus heureux pendant la durée du voyage. Entassés avec armes et bagages dans des wagons à bœufs ou à marchandises, disloqués, mal dos, et dont ils étaient obligés de boucher les ouvertures avec leurs toiles de tente, nos soldats ne tardèrent pas à subir l'influence pernicieuse d'un air confiné et vicié par des émanations de toutes sortes. Quand nous entrions dans les voitures, une odeur repoussante nous suffoquait, et nous nous demandions comment des hommes pouvaient respirer au sein de cette atmosphère empestée et nauséabonde.

Il n'est donc point étonnant qu'au bout de peu de temps l'influence de ces fâcheuses conditions d'hygiène se soit fait sentir d'une façon désastreuse. Déjà, à Cercy-la-Tour, nous avions remarqué chez un grand nombre de nos hommes, un gonflement énorme des pieds avec rougeur violacée plus ou moins étendue ; chez d'autres, un amaigrissement prononcé avec pâleur de la face et prostration des forces. A Lusy, ce sont les manifestations extérieures de la fièvre typhoïde grave, on pourrait dire du typhus, car beaucoup ont le corps couvert de plaques ecchymotiques et sont dans un état d'anéantissement complet. Nous laissons les plus malades à la mairie et à la maison d'école, le petit hôpital de la ville étant déjà rempli par les hommes des corps qui ont passé avant nous.

Nous restons trois longs jours à Lusy. Par un froid intense, nos mobiles couchent dans les wagons, un certain nombre pourtant viennent chercher un abri en ville. Au milieu de la nuit du 12 au 13, nous sommes réveillés, vers trois heures du matin, par le clairon qui sonne le départ dans les divers quartiers de la ville. Nous nous dirigeons vers la gare, mais nous apprenons bientôt que le départ n'aura lieu que dans la matinée. A onze heures, les trains se remettent en marche.

Le lendemain matin, nous nous arrêtons une heure environ à Dôle. Nous passons à Besançon pendant la nuit, et, à cinq heures du matin, nous débarquons à Baume-les-Dames. En descendant du train, nous ne savons où aller. L'obscurité est encore profonde. Engourdis par le froid et le voyage, nous nous dispersons dans la ville, et nous allons, frappant aux portes, demander l'hospitalité de maison en maison. Malheureusement la ville est remplie de mobilisés du Rhône qui y tiennent garnison.

C'est ici qu'on nous donne des détails sur les succès de notre armée à Arcey et à Villersexel, succès dont nous avions déjà entendu parler en route. Vers dix heures, l'ordre arrive de se rendre à Clerval, petite ville située à seize kilomètres sur la route de Montbéliard. Les 2e et 3e bataillons seuls étaient présents. Le 1e r n'arrive à Baume qu'à midi et continue sa route en chemin de fer jusqu'à Clerval. Nous quittons donc Baume après avoir laissé à la gare les malades incapables de marcher. Beaucoup de nos hommes sont, en effet, dans un état déplorable. L'un d'eux tombe roide mort dans la salle de la gare.

Nous prenons la grande route, placée, dans l'étroite vallée du Doubs, entre la voie ferrée et la rivière, et nous la suivons jusqu'à Clerval. En route, la colonne s'égrène peu à peu. Un grand nombre, les pieds gonflés, se traînent avec des bâtons. Plusieurs même, ne pouvant supporter leurs chaussures, marchent pieds nus dans la neige.

Nous arrivons, vers quatre heures, à Clerval, où, dit-on, nous devons passer la nuit. Mais il est impossible de franchir la rivière et d'entrer en ville, car le pont coupé depuis longtemps n'est pas encore entièrement rétabli par le génie. Le Doubs, il est vrai, est pris dans toute sa largeur, et la glace est assez forte pour nous porter et permettre le passage, mais on préfère nous faire continuer notre route.

Après être resté dans l'attente d'ordres plus d'une heure aux abords de la gare, où nous voyons embarquer une vingtaine de prisonniers badois, nous repartons en maudissant notre sort, et nous prenons un chemin qui nous conduit dans la montagne au village de Fontaine, à six kilomètres de Clerval. Nous avons laissé dans cette ville notre 1er bataillon, qui y reste détaché à la disposition du commandant de place. Harassés par cette première journée de marche très-pénible, nous arrivons enfin à sept heures à Fontaine, où l'on nous cantonne pour la nuit.

Le lendemain matin, à onze heures, nous quittons Fontaine. Nous gravissons la montagne qui domine le village, et, suivant un chemin rocailleux que la neige couvre, nous traversons successivement et d'une seule traite les villages de Soye, Geney, Onans, Arcey, et nous arrivons enfin à huit heures du soir à Sainte-Marie, plus fatigués encore que la veille par cette marche à travers la montagne. On réussit avec peine à nous cantonner. Le lendemain 17 janvier, nous passons la journée à Sainte-Marie, attendant des vivres qui doivent nous arriver de Clerval. Mais les chevaux ne peuvent marcher sur la neige durcie et glissante, et le convoi ne nous rejoint que vers dix heures du soir. Pendant la journée, chacun se nourrit comme il put, de pommes de terre et de lait, seules ressources de ce pauvre village, occupé depuis plus de trois mois par les Allemands, bombardé quelques jours auparavant par notre artillerie, épuisé en dernier lieu par les troupes qui nous y avaient précédés. La population pauvre, mais bonne et hospitalière, de cet endroit, nous reçut d'ailleurs de son mieux et mit à notre disposition le peu qu'elle avait, ne demandant en toute occasion qu'à nous venir en aide.

Cette journée de repos nous permit de donner des nouvelles à nos familles qui n'avaient pas entendu parler de nous depuis notre départ de Vierzon. Malheureusement le service postal était à peu près interrompu ; les employés avaient une énorme quantité de lettres qu'ils n'avaient pas le temps de distribuer. Il était donc presque inutile d'écrire, nos lettres ne pouvant parvenir à destination. Par un hasard providentiel, un délégué que la ville de Beaupréau nous avait envoyé jusque dans ces lointains parages, avait réussi à nous joindre à Fontaine avant notre départ de cette localité, et avait fait avec nous la route de la veille. Il attendit jusqu'au lendemain et emporta un énorme paquet de lettres que nous nous empressâmes de lui remettre. On disait Montbéliard en notre pouvoir et Belfort sur le point d'être débloqué ; depuis plusieurs jours on se battait sous ses murs et la fortune était favorable à nos armes ; tel était le bruit qui courait à Sainte-Marie. Chacun se hâta, par conséquent, de transmettre aux siens ces heureuses nouvelles, sous toute réserve pourtant, car déjà vers le soir, les soldats blessés qui revenaient des différents champs de bataille, apportaient d'assez fâcheux renseignements sur le résultat des actions engagées.

Le lendemain, dès le matin, on fait rapidement les distributions, mais à peine a-t-on le temps d'achever, que l'ordre de partir arrive au colonel. Nous quittons Sainte-Marie à neuf heures, un peu reposés de nos fatigues, nous continuons à gravir la montagne jusqu'à Saint-Julien, puis nous descendons vers Issans, et nous arrivons à onze heures à Allondans, village situé à trois kilomètres de Montbéliard. Nous le traversons et nous montons sur le plateau qui le sépare de cette ville. Déjà depuis deux jours, la première brigade de notre division y est rangée en bataille, derrière la crête, et près d'un bois situé à droite où elle se retire pour cacher ses feux à l'ennemi. Nous allons nous placer derrière le 25e mobiles (Gironde) ; là, nous formons les faisceaux, et, comme les autres troupes, nous attendons les événements.

On affirme qu'effectivement les tirailleurs algériens et la légion étrangère se sont emparés des différents quartiers de la ville de Montbéliard, mais que leurs efforts héroïques sont allés se briser contre le château dont ils ont tenté l'assaut sous le feu terrible de l'ennemi. Les canons de fort calibre dont les Badois ont armé cette citadelle la rendent imprenable. Les jours précédents, nos pertes ont été considérables en morts et surtout en blessés, presque tous gravement atteints d'éclats d'obus. En effet, en parcourant la crête du plateau d'Allondans, on la trouve littéralement labourée de profonds sillons dans lesquels sont enfoncés des fragments d'obus d'une grosseur énorme : plusieurs culots que nous rencontrons offrent les dimensions de la base d'un pain de sucre.

Le canon gronde sans interruption du côté d'Héricourt, mais l'artillerie du château de Montbéliard est silencieuse depuis le matin. Du sommet du plateau, on aperçoit nos batteries échelonnées sur le versant qui regarde la ville. Elles se contentent d'observer ; d'ailleurs, les caissons sont à peu près vides.

La journée se passe sans attaque. Le 2e zouaves arrive dans la soirée et vient prendre position derrière nous. Il fait un froid excessif ; nous avons les pieds dans la neige. Les uns marchent pour s'échauffer, les autres vont couper des branches dans le bois pour faire du feu et construire des gourbis. Nous apprenons bientôt que dans la nuit nous devons abandonner nos positions et commencer à nous replier ; notre division est désignée pour soutenir la retraite. La nuit venue, nous nous retirons dans le bois, et nous procédons à notre souper composé d'un biscuit (c'est tout ce qui nous reste de nos vivres), puis nous nous couchons sur la neige.

Vers quatre heures du matin, nous mettons sac au dos dans le plus grand silence, et nous descendons à AIlondans. Nous passons à Dung, à Présentevillers. Il fait à peine jour, et déjà l'ennemi nous poursuit. Des obus lancés par les canons de Montbéliard viennent, en passant par-dessus la crête du plateau, tomber jusqu'au delà de Dung sur la queue de notre colonne. Nous repassons à Sainte-Marie, nous descendons à travers les bois vers Lougres que nous traversons ; nous tombons bientôt sur la grande route latérale au Doubs, et nous arrivons à Longevelle. Le canon gronde toujours derrière nous ; les Allemands sont déjà à Sainte-Marie où ils ont pris un certain nombre de nos soldats malades ou épuisés de fatigue. Comme on craint toujours une attaque, on nous fait monter sur le coteau qui domine le village. Nous y prenons nos positions et nous y bivouaquons pendant la nuit. Nous dormons accroupis autour de nos feux, pendant que la neige qui tombe depuis le soir nous couvre de ses flocons. Les vivres manquent toujours et c'est à peine si l'on peut trouver chez les habitants de quoi apaiser la faim qui nous tourmente depuis deux jours.

Le lendemain, 20 janvier, à huit heures du matin, nous quittons Longevelle, et, continuant notre mouvement de retraite, nous suivons la grande route et passons à Médière et à l'Isle-sur-le-Doubs où nous rencontrons le 24e corps défilant à la hâte dans la ville vers le pont pour gagner la montagne. Le général **Le CAMUS**, commandant la première brigade de la division, croyant notre colonne menacée par l'ennemi sur la droite, fait déployer en tirailleurs plusieurs compagnies qui gravissent la montagne et éclairent ainsi notre flanc. La 4e compagnie du 3e bataillon est chargée de cette mission dans notre régiment.

Nous suivons quelque temps encore la grande route, nos tirailleurs rallient, nous passons à Appenans, nous prenons un chemin qui nous ramène à Soye et à Fontaine, et arrivons enfin à Gondenans-Montby, petit village situé à deux kilomètres de Fontaine, où fort heureusement on nous cantonne pour la nuit avec le 30e de marche. Les zouaves vont un peu plus loin, à Viethorey, prendre leurs cantonnements. Plusieurs compagnies sont envoyées de grand'garde autour du village.

Le lendemain, au point du jour, nous quittons Gondenans, et, reprenant notre route à travers la montagne, nous traversons successivement les villages de Viethorey, Verne, Vergramme et Luxiol.

Nos hommes, épuisés de fatigue et de faim, se traînent à grand'peine dans la neige jusqu'à mi-jambe. Mais on dit que la nuit prochaine on pourra se reposer à Baume-les-Dames où nous sommes sur le point d'arriver. Vain espoir ! Après une halte d'une heure environ sur la route, on nous fait rebrousser chemin ; nous remontons le versant que nous venons de descendre. Comme on s'attend pour le lendemain à un coup de main de l'ennemi sur Baume, le général nous conduit sur une crête dominant le village de Fontenotte, et nous déploie par compagnies isolées dans les bois. D'autres troupes garnissent le sommet des montagnes environnantes. Des corvées sont envoyées aux vivres à la gare de Baume et ne reviennent que fort avant dans la nuit.

Les distributions ne sont pas complètement faites, le lendemain matin, qu'il faut déjà se remettre en route. L'ennemi n'a paru sur aucun point. A midi, nous descendons la montagne, nous suivons d'abord la route de Besançon, puis nous prenons à droite un chemin qui nous conduit à Breconchaux, l'Ecouvotte, le Puy, Lusans, et nous arrivons à Pouligney, terme de l'étape.

La brigade entière prend ses cantonnements dans le village. Là, nous retrouvons notre 1er bataillon arrivé à peu près en même temps que nous. Depuis que nous l'avons quitté à Clerval, il a été employé à la gare de cette ville à l'embarquement des munitions et à l'évacuation des blessés.

Le lendemain, 23 janvier, à cinq heures du matin, le régiment au complet quitte Pouligney, arrive à Roulans où nous attendons le défilé de la première brigade, passe aux Longeaux, à Roche. A Chalezeul, nous traversons le Doubs et nous descendons dans une vaste prairie où l'on fait une halte de trois quarts d'heure. Nous nous remettons en route en longeant le Doubs. Arrivés au pied de la montagne sur laquelle est bâti à mi-côte le village de Morre, nous nous arrêtons un certain temps pour permettre aux troupes qui nous précèdent de gravir l'étroit sentier que nous sommes forcés de prendre. Dans ce trajet, nous découvrons les remparts du fort Brégille, nous traversons Morre et continuons notre ascension en suivant des chemins pierreux, couverts de neige, où nous trébuchons à chaque pas. Nous passons à Fontaine, la nuit déjà close. Peu après, nous faisons une halte, dont nous profitons pour nous réchauffer. Nous mettons le feu à des fagots que nous trouvons sur le bord de la route ; tous se précipitent autour de ces feux, et bientôt avec la chaleur renaît le courage nécessaire pour continuer une route déjà si longue et si pénible. Nous arrivons à Pugey que nous traversons, et, escaladant le sommet au pied duquel est situé ce village, nous arrivons enfin à un endroit que l'on dit être le terme de cette marche de seize heures, comparable à nos plus mauvaises journées de la retraite d'Orléans.

Il est onze heures du soir. Nous sommes à l'entrée d'un petit village nommé l'Arnod. En face de nous, de l'autre côté du Doubs, sur le versant des hauteurs qui nous entourent, nous découvrons les feux régulièrement alignés d'un campement immense. Avec la rapidité de l'éclair, le bruit se répand que ces feux sont ceux de l'armée allemande qui vient nous couper la retraite et doit nous attaquer au point du jour. Cette nouvelle produit sur nous l'effet de la foudre, car, anéantis de lassitude, de faim et de souffrances, nous ne nous sentons plus la force de combattre.

On nous fait descendre dans un pli de terrain pour cacher nos feux à l'ennemi. Nous tombons à moitié morts pêle-mêle dans les buissons, les rochers ou la neige, et nous passons ainsi la nuit. Avant le jour, nous apprenons que le camp situé en face de nous n'est pas celui de l'armée ennemie, mais celui du 20e corps, dont la retraite se trouve coupée comme la nôtre.

Nous sommes au 24 janvier. Le général **REBILLARD** envoie demander des ordres au général **MARTINEAU**, commandant le 15e corps, mais ce général est parti avec les 1re et 3e divisions. Il a pris, dit-on, la route d'Ornans et de Pontarlier. Quelques jours plus tard, on apprend qu'il a passé en Suisse avec son état-major, dont faisait partie le capitaine **FALIGAN**, de notre 1er bataillon, récemment décoré.

Vers 9 heures du matin, le général croyant, d'après ses propres renseignements, que l'ennemi, venant de Busy, s'avancerait dans la journée par un vallon étroit situé à deux kilomètres en avant de l'Arnod, nous ordonne d'aller immédiatement prendre nos positions dans ce vallon. Nous nous déployons en ligne de tirailleurs dans les bois. Notre régiment occupe le versant gauche et le fond de la vallée, le 30e de marche le versant opposé, se reliant à l'Arnod, où se trouvent les zouaves et l'artillerie de réserve. Nos mobiles s'apprêtent à combattre ; tous essaient leurs chassepots et l'on n'entend bientôt plus que le cliquetis produit par le frottement des culasses mobiles. La journée se passe ainsi dans l'attente ; l'attaque n'a pas lieu. Nous rentrons le soir à l'Arnod et nous allons camper au pied du village.

Le lendemain, 25, la brigade entière va occuper Busy, village situé à trois kilomètres en avant. Les 1er et 3e bataillons du 29e suivent la brigade, le 2e reste à l'Arnod pour garder l'artillerie de réserve.

A onze heures nous faisons la soupe, lorsque le colonel reçoit l'ordre de conduire le régiment sur la hauteur qui domine à gauche le village, pour y remplacer le 39e de ligne qui se porte en avant. Arrivés sur le plateau, nous prenons nos positions autour de l'auberge située en cet endroit sur le bord de la route. Le 3e bataillon est placé en embuscade derrière les murs d'enclos. Le 1er bataillon occupe, à l'entrée du bois, l'emplacement compris dans l'intersection des deux routes. Pendant plus de deux heures une forte fusillade s'entend à côté de nous dans le bois. C'est la légion étrangère et le 39e qui font le coup de feu avec les tirailleurs ennemis. L'action ne s'étant pas engagée de notre côté, le 3e bataillon redescend le soir au village ; le 1er conserve sa position sur la hauteur.

Le 26 janvier, toute la journée, des coups de canon, assez éloignés néanmoins les uns des autres, retentissent sur la gauche, et un très-vif combat de mousqueterie est engagé en avant, près du village de Vorge. Notre régiment prend part à ce combat. Voici dans quelles circonstances.

Vers onze heures du matin, les deux premières compagnies du 3e bataillon, sous la conduite du capitaine **Le BOUCHER** et du lieutenant **COTTE de JUMILLY,** furent envoyées pour travailler aux tranchées que l'on creusait en avant du village, et abattre des arbres destinés à la construction des barricades. A peine nos hommes s'étaient-ils mis au travail, que des coups de fusil se firent entendre près d'eux et que les balles sifflèrent à leurs oreilles. Vite ils se précipitent sur leurs armes et se déploient en tirailleurs sur la lisière du bois de La Taille.

Quelques minutes après, ils reçoivent l'ordre d'entrer dans le bois pour repousser les tirailleurs prussiens qui se trouvent de l'autre côté. Nos mobiles s'enfoncent résolument dans le taillis, et, malgré ronces et broussailles, se dirigent vers l'ennemi. A peine sont-ils arrivés sur le bord du bois que les balles se mettent à pleuvoir comme grêle sur la gauche de la ligne. Sans s'émouvoir de cette attaque subite, et sans perdre de temps, ils s'embusquent derrière les arbres et ripostent vivement. Pendant ce temps, la droite de la ligne des tirailleurs tournait les Prussiens pour les prendre par le flanc. Ce mouvement n'était pas nécessaire. Au bout d'une heure, les tirailleurs ennemis commencèrent à abandonner leur position, d'abord un à un, puis tous en masse coururent se réfugier dans le bois situé en face de celui de La Taille. Nos hommes riaient de voir les Prussiens se retirer si précipitamment devant eux, et faisaient manœuvrer leurs chassepots avec entrain.

Encouragés par ce succès, ils se précipitent dans l'espace découvert qui sépare les deux bois pour se rapprocher de l'ennemi et l'atteindre plus facilement. Mais à peine avaient-ils fait cinquante pas dans cette direction, qu'une décharge presque à bout portant vint les prendre en flanc. Elle ne leur tua qu'un homme, caporal à la 2e compagnie, et en blessa un autre. Ils regagnèrent le bois et attendirent, se demandant comment les Prussiens se trouvaient si près d'eux. Voici ce qui était arrivé.

Les troupes placées à la gauche des deux compagnies avaient faibli. Les Prussiens, profitant de cette circonstance, avaient pénétré par cette trouée jusque derrière nos hommes. C'est en les voyant quitter le bois qu'ils avaient tiré sur eux. Ils étaient si rapprochés, que l'on distinguait parfaitement leurs voix et leur jargon allemand. Se voyant pris par derrière, et ignorant le nombre de leurs adversaires, nos mobiles se retirèrent. Ils étaient alors une quinzaine au plus.

Cependant la droite, beaucoup plus nombreuse, avait opéré son mouvement, mais n'avait plus rien trouvé devant elle. Comprenant néanmoins qu'elle était tournée elle recula de 3 ou 400 mètres et attendit. Quelques obus lancés par deux de nos pièces de quatre mirent en fuite les Prussiens. Le soir, notre ligne entière s'avança et prit possession des positions abandonnées par l'ennemi.

Dans sa précipitation, celui-ci n'avait pas eu le temps de ramasser ses morts. Des cadavres attestaient que nos balles avaient porté juste ; des casques brisés et des fusils, appartenant sans doute à des blessés, se trouvaient en assez grand nombre. Ce n'est que vers onze heures du soir que nos deux compagnies, sur l'ordre du général, rentrèrent à Busy.

Dans le courant de la journée, la poste avait remis au vaguemestre deux ballots remplis de lettres presque toutes de date ancienne ; beaucoup nous étaient adressées à Gidy et à Chevilly. L'une de ces lettres reçue par le colonel **ARNOUS**, contenait les adieux au régiment de notre premier colonel, M. **de PAILLOT**. Je me permets de la transcrire ici :

« Officiers, sous-officiers et gardes mobiles,

« Par décision du 27 décembre 1870, je suis mis en non-activité de service pour infirmité temporaire. Vous tous qui me connaissez, vous prendrez part, j'en ai la conviction, au malheur qui me frappe dans un pareil moment. Je ne veux pas me séparer de vous sans vous remercier de tout le concours que vous m'avez apporté à la formation du régiment, formation peu facile avec les éléments dont nous pouvions disposer. Le zèle, la sollicitude des officiers, la bonne volonté, l'abnégation, le dévouement des sous-officiers et gardes mobiles, le patriotisme de tous ont surmonté toutes les difficultés.

« L'instruction s'est faite ; la discipline, cet élément si nécessaire, surtout en campagne, la discipline, dis-je, s'est établie. Aussi le régiment de Maine-et-Loire n'a pas tardé à avoir une réputation justement acquise, et c'est à vous-mêmes qu'en revient l'honneur.

« En vous quittant, c'est une consolation bien grande pour moi de voir appelé à vous commander M. le lieutenant-colonel **ARNOUS-RIVIÈRE**, que tous vous connaissez déjà. Son énergie, sa bravoure l'en rendent digne à tous égards.

« Reportez donc sur votre nouveau colonel toute la confiance dont vous vouliez bien m'honorer, toute l'affection que vous n'avez cessé de me témoigner.

« Soyez toujours les dignes enfants de l'Anjou. Imitez nos valeureux frères d'armes qui ont déjà, par leur élan, rendu souvent victorieux le drapeau de la France.

« Officiers, sous-officiers et gardes mobiles, ma pensée sera toujours au milieu de vous. Que la vôtre se reporte aussi quelquefois vers moi. J'y trouverai la seule consolation qui puisse atténuer la profonde douleur que j'éprouve d'être retenu loin de vous, d'être privé de l'honneur de prendre part à vos combats.

« Château de Parnay, janvier 1871.
« Votre ancien lieutenant-colonel,
« Comte de PAILLOT. »

C'est aussi dans la journée du 26 janvier que le général **ROLLAND**, commandant la place de Besançon, vint à Busy prévenir le général **REBILLARD** que sa division ainsi que la 2e du 20e corps étaient appelées à faire partie de la garnison de la ville. Nous allions donc nous rapprocher de Besançon et former sous ses murs un vaste camp retranché destiné à la défendre.

Le 27, nous quittons Busy à 7 heures du soir, par une nuit profonde et dans le silence le plus complet pour cacher à l'ennemi notre mouvement de retraite. Le 1er bataillon vient rejoindre le 3e au village, puis nous prenons derrière les maisons un chemin qui nous conduit à la montagne. Avant d'arriver à Pugey, à la Croisée des routes, le colonel nous quitte et va retrouver notre 2e bataillon qui, parti de l'Arnod, était allé prendre ses cantonnements à Fontain, où se rendit aussi le 30e de marche. Le général Choppin s'établit lui-même dans ce village. Quant à nos 1er et 3e bataillons, ils continuèrent leur route, traversèrent Pugey, et arrivèrent au milieu de la nuit à Arguel, petit hameau dépendant de Beurre, bourg situé au pied de la montagne, au bord du Doubs, à quatre kilomètres de Besançon.

Ce hameau d'Arguel, encaissé entre les sommets qui longent la grande route à droite et à gauche, bâti à micôte de la montagne sur le flanc d'une roche abrupte au haut de laquelle se voient encore les ruines d'un vieux château fort, perché comme un nid d'aigle sur la pointe de ce pic, compte à peine douze ou quinze maisons dans lesquelles on nous cantonna, le 1er bataillon dans la partie haute du village du côté de Pugey, le 3e dans la partie basse, du côté de Beurre.

C'est dans ces cantonnements que nous séjournâmes du 28 janvier au 19 mars. C'est là que nous apprîmes le 2 février, la nouvelle de l'armistice conclu à Versailles. Notre joie fut grande quand nous fûmes à la porte de la mairie l'affiche contenant la dépêche de **Jules FAVRE**. Par malheur, cette joie fut de courte durée, car le lendemain on nous fit savoir que l'armistice ne nous concernait pas, l'armée de l'Est n'étant pas comprise dans les termes de la convention, que M. **de BISMARK** exigeait la reddition de Belfort pour nous faire bénéficier de l'armistice, que d'ailleurs le général de **MANTEUFFEL**, commandant l'armée allemande du sud, était résolu à mettre le siège devant Besançon et à bombarder la ville.

Des ordres sévères furent donc donnés par le général **ROLLAND**, commandant la place, pour assurer la défense. La plus stricte vigilance fut recommandée aux avant-postes. Tous les jours le régiment fournit pour sa part deux compagnies de grand'garde qui allèrent occuper les fermes des Chevrotins situées entre Pugey et Fontain, en avant de ces villages.

Chaque jour aussi, les trois bataillons envoyèrent des travailleurs au vieux château d'Arguel pour y construire une redoute et faire un chemin permettant à l'artillerie d'y monter. D'autres compagnies concouraient à la construction du fort Rolland, sur le sommet qui sépare Arguel de Fontain. D'autres enfin creusaient, sur le flanc de la montagne exposé au levant, une ligne de tranchées qui servait à relier le fort Rolland au village de Fontain. Le 2e bataillon cantonné dans ce dernier village, faisait, de son côté, des tranchées devant ses cantonnements pour protéger une batterie de quatre établie à l'entrée du village.

Le 16 février, la division nous fait savoir à l'ordre du jour que la convention signée à Versailles entre MM. **de BISMARK** et **Jules FAVRE** devra, en vertu d'un avis officieux de S. E. le général **de MOLTKE**, major-général de l'armée allemande, commencer à recevoir son exécution à partir du 16 février 1871, pour l'armée allemande du Sud, dans les départements du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or, et finira le 19 à midi, sauf prolongation.

Le même jour on nous communique le texte de la convention signée entre le général badois **KELLER** et le général **ROLLAND**, relativement aux dispositions concernant les deux armées pendant la durée de l'armistice.

Voici ce texte :

« Entre M. le général Keller, désigné par M. le général de Werder, pour régler une ligne de démarcation entre les avant-postes des troupes occupant le camp retranché de Besançon et les avant-postes de l'armée allemande, et d'autre part, le général Rolland, commandant supérieur de la 7e division militaire, agissant nonobstant l'absence d'instructions de son gouvernement, avec les pleins pouvoirs qu'il possède, et reconnaissant le mandat de M. le général Keller.

« Il a été convenu d'un commun accord qu'une ligne de démarcation serait tracée dans le but d'éviter, pendant la durée de l'armistice, les conflits militaires ou administratifs. Cette ligne de démarcation suivra les limites du département du Doubs, à partir de la frontière suisse, passant au nord de Montbéliard, entre cette ville et Héricourt, suivant ensuite la ligne de partage des eaux entre le Doubs et l'Oignon, jusqu'à Besnans, et le cours de l'Oignon jusqu'à Beaumotte. De Beaumotte la ligne passera à Rioz, Oiselay, Autoreille, Cuit, Courchapon, Etrabonne, Mercey-le-Grand, Dampierre et Liesle.

« Dans toute la partie où cette ligne suit le département du Doubs, il existera une zone neutre, de cinq kilomètres de largeur, de chaque côté de cette limite. A partir de Beau motte, la zone neutre sera de dix kilomètres de largeur entre la ligne tracée et Besançon. La circulation sera complétement libre dans la zone neutre pour tous les habitants non militaires ; en dehors de cette zone, ils devront être munis d'un laissez-passer délivré par l'autorité civile.

« Quant aux militaires, soit allemands, soit français, la circulation dans la zone neutre sera interdite. »

Besançon devant être inévitablement assiégé à l'expiration de l'armistice, les travaux de défense sont, pendant sa durée, poussés avec une activité plus grande.

On fabrique les gabions et les fascines dans la forêt ; on construit rapidement les fortifications des redoutes de Fontain et d'Arguel, on monte au fort Rolland une batterie de douze, on termine les tranchées sur la montagne.

Le 19, dans la journée, nous apprenons la prolongation de l'armistice jusqu'au 26.

Malgré le zèle déployé par l'intendant de la division, les vivres commencent à manquer. La viande est en quantité suffisante, mais la farine fait défaut, et, comme il est impossible de s'en procurer au delà des limites du cercle d'investissement, la disette ne tarde pas à se faire sentir, et le pain devient d'une rareté alarmante.

Aussi, dès le 11 février, un ordre de la place nous informe que, en raison des circonstances, les troupes en garnison dans la ville, ainsi que celles cantonnées sous ses murs, recevront du biscuit un jour sur trois.

Le 20, le général **ROLLAND** porte de nouveau à la connaissance des troupes que, par suite de la rareté et de la cherté du pain, la ration récemment diminuée à quatre kilogrammes, sera de nouveau réduite de un kilogramme, qui sera remplacé par un kilogramme de son et cinq cents grammes de farine d'orge.

ArcelorMittal

Pendant l'armistice, le temps se passe en grand'gardes, en exercices, et surtout en revues de détail faites avec les soins les plus minutieux ; car, sous l'impulsion salutaire donnée par le général de brigade, les officiers deviennent chaque jour plus rigides sur la propreté des armes et de l'équipement. On fait d'ailleurs de fréquentes distributions de vêtements ; tous nos mobiles sont en pantalons rouges, les guêtres cirées, les ceinturons et les sacs astiqués, les fusils brillants, le paquetage régulier. Tous les dimanches, le colonel passe une revue complète du régiment, par compagnies, et plusieurs fois le général vient lui-même s'assurer de la tenue de nos hommes.

La journée du 26 février arrive et se passe sans renseignements aucuns sur la conclusion de la paix ou une prolongation nouvelle de l'armistice. Vers le soir, le colonel transmet enfin aux chefs de bataillon la note suivante : « Demain, 27 février, le régiment prendra ses positions de combat.

« Une compagnie du 1er bataillon occupera le vieux château, situé au-dessus d'Arguel, et où doit être établie une batterie de montagne. Une autre compagnie du même bataillon sera placée en tirailleurs ou en embuscade devant ce château. Les quatre autres compagnies occuperont la redoute de Fontain, dite fort Rolland.

« Le 3e bataillon reliera la redoute au village de Fontain en occupant les embuscades et les travaux qui ont été faits sur cet emplacement, en conservant une réserve s'il y a lieu.

« Le 2e bataillon occupera les travaux en avant de son cantonnement et aura deux compagnies de réserve à l'emplacement du poste de police.

« Ces positions devront être occupées à quatre heures et demie du matin. Les hommes auront soin de ne rien laisser dans les cantonnements. Les malades à la chambre suffisent pour les garder. MM. les officiers prendront leurs mesures pour que leurs bagages soient chargés dans les voitures le plus rapidement possible. En cas d'attaque, les voitures se retireront sur Besançon, par Beurre, lorsque l'ordre leur en sera donné. Les deux compagnies de Grange-Séry et du canton de Trulet rentreront immédiatement à Arguel. Les éclaireurs resteront à la forêt de Fontain et se relieront à ceux du 39e de marche qui vont occuper les fermes du Laitier. Si le régiment était obligé d'abandonner ses positions, sa ligne de retraite serait sur la Chapelle-des-Buis. »

Immédiatement on fait savoir aux hommes qu'ils devront être à quatre heures du matin sac au dos et sur les rangs.

A l'heure dite, les trois bataillons vont occuper leurs positions respectives. On forme les faisceaux et on attend le jour. Le jour vient, et avec lui le silence et le calme le plus complet sur toute la ligne. Pas un coup de feu, pas un mouvement, aucun signe d'attaque. Enfin, vers dix heures, on nous communique la dépêche arrivée à la division pendant la nuit, dépêche annonçant que les préliminaires de paix sont signés de la veille.

Nous quittons nos positions et nous regagnons nos cantonnements, le cœur rempli d'espoir, car dans quelques jours enfin nous pourrons revoir notre cher Anjou. Mais, si la perspective du retour nous cause involontairement une joie véritable, cette joie s'évanouit bientôt et se change en douleur amère, quand-nous apprenons les conditions si dures imposées par la Prusse. Tous, nous jurons de rentrer dans les rangs pour venger la patrie, quand l'heure de la revanche sera venue.

A partir de ce moment, nous n'aspirons plus, à chaque instant de la journée, qu'à quitter le Doubs, ce pays dont le souvenir sera à jamais tristement gravé dans notre mémoire, et dont le sol cache les restes de tant de nos infortunés camarades.

C'est qu'en effet, depuis le commencement de notre séjour aux villages de Fontain et d'Arguel, les maladies n'ont cessé d'exercer parmi nous d'effrayants ravages. Dès notre arrivée, la variole se montre dans nos rangs.

Elle régnait déjà dans les cantonnements et avait atteint un assez grand nombre de mobilisés du Doubs, dont plusieurs étaient encore en traitement dans quelques-unes des maisons du village. La contagion qui, en marche, n'avait, pour ainsi dire, pas eu de prise sur nos soldats, s'exerce alors cruellement sur des hommes entassés la nuit dans des granges et des écuries humides et mal aérées. Un grand nombre de nos mobiles meurent aux ambulances et jusque dans les cantonnements, emportés par cette horrible maladie.

La plupart, cependant, des pertes qu'éprouve le 29e, sont dues à la fièvre typhoïde. Pour tous, ou presque tous nos malades cette affection est d'une intensité et d'une gravité exceptionnelles, et se termine en quelques jours, souvent trois ou quatre seulement, par la mort au milieu de l'anéantissement le plus complet des forces vitales. C'est le typhus.

Les fatigues surhumaines que nous avions eu à supporter, surtout dans cette seconde campagne, l'abattement moral qui avait pris naissance dans l'isolement complet où nous vivions, sans nouvelles des nôtres, ou à peu près, sans communications avec le reste de la France, cernés que nous étions de tous côtés par l'armée ennemie ; l'alimentation insuffisante, non réparatrice, trop souvent malsaine, car jusqu'à Busy les distributions consistèrent exclusivement en biscuits et en lard, parfois rance ; en un mot, les déplorables conditions hygiéniques auxquelles nous fûmes soumis durant cette fatale expédition, toutes ces causes, dis-je, expliquent facilement le développement de cette terrible épidémie.

Bientôt l'ambulance divisionnaire de Beurre et celle de M. le duc **de BRISSAC**, établie au Chalet, regorgèrent de malades. Malgré une évacuation de trois cents fiévreux dirigés sur Bourg-en-Bresse, dans les charrettes du train auxiliaire que l'intendant venait de congédier, l'encombrement ne tarda pas à redevenir général.

Le général **REBILLARD**, ému des proportions alarmantes de la mortalité parmi les troupes de sa division, prescrivit au docteur **ROZAN**, médecin en chef de l'ambulance, de réunir, au moins une fois par semaine, les médecins des corps, afin de recevoir leurs observations sur les cantonnements et l'état sanitaire de leurs hommes. Il ordonna, en outre, pour éviter l'encombrement des ambulances, la création dans chaque cantonnement d'infirmeries régimentaires destinées à recevoir le trop plein.

Toutes les mesures sanitaires exigées par les circonstances furent donc prises pour enrayer la marche du fléau. Malheureusement les résultats répondirent peu au zèle et au dévouement déployés par les médecins des divers corps de troupes. Il est aisé d'en juger par le nombre des décès survenus dans notre régiment pendant notre séjour sous les murs de Besançon. Plus de cent cinquante de nos pauvres mobiles furent ensevelis aux cimetières de Beurre, d'Arguel, de Pugey, de Merey-Montrond et de Fontain.

Le capitaine **de BRISSAC**, attaché à l'état-major du général de division, et le lieutenant **du ROUZAY**, du 1er bataillon, atteints par la maladie, allèrent mourir à Genève.

Et pourtant, colonel et commandants de compagnies ne cessèrent un seul instant de veiller avec la plus active sollicitude sur la santé de leurs hommes.

Dans un rapport médical adressé le 13 février, le colonel fut renseigné pleinement sur le triste état sanitaire du régiment et les déplorables conditions hygiéniques des cantonnements. A la suite de ce

rapport, la mesure la plus efficace prise en faveur de nos soldats fut la répartition des compagnies cantonnées à Arguel sur un grand nombre de points plus ou moins éloignés les uns des autres. Le général **REBILLARD** ayant autorisé le colonel à opérer cette dissémination, les 2e et 3e compagnies du 3e bataillon quittèrent de suite le hameau d'Arguel pour aller s'installer, la 1re à la ferme du canton de Trulet, la 2e au château de Grange-Séry, commune de Merey-Montrond, à huit kilomètres environ en avant. Plus tard, les autres compagnies furent envoyées dans plusieurs fermes situées dans la plaine, dite Forêt de Fontaine, aux fermes Marchand, du Château, du Laitier, des Maireaux.

Dans les derniers temps de notre séjour sous Besançon, le 1er bataillon quitta à son tour Arguel, de plus en plus inhabitable, envoya sa 1re compagnie au château de Chassagne, sous le fort Rolland, où la compagnie irlandaise de la légion étrangère se trouvait déjà depuis longtemps, et alla se cantonner au Crot, près de la Chapelle-aux-Buis.

Quant au 2e bataillon, il resta jusqu'à la fin au village de Fontain.

Cette dispersion des compagnies donna des résultats aussi satisfaisants que possible. Le nombre des cas de typhus diminua très-sensiblement. Le service médical seul, à cause de l'éloignement des diverses fractions du régiment, eut à souffrir de cette mesure si salutaire, et le colonel fut forcé de demander à la division l'un des médecins du 16e bataillon de chasseurs pour aider le médecin du corps et visiter les malades du 2e bataillon.

Le 8 mars, le général **REBILLARD** partait en permission de six jours. Le lendemain, à l'ordre du jour, on nous lisait ses adieux à la 2e division du 15e corps. Cette proclamation fait le plus grand honneur au 29e. Elle résuma la part prise dans la seconde moitié de la lutte contre la Prusse par cette division, à laquelle nous ayons toujours appartenu :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Une décision ministérielle rappelle dans leurs foyers un certain nombre d'entre vous. Avant leur départ, je tiens à leur dire les regrets que j'éprouve à me séparer d'eux.

« Si depuis Coulmiers le succès n'a plus suivi nos armes, vous n'en avez pas moins continué à donner l'exemple du courage, du dévouement et de la discipline.

« Dans la retraite sur Orléans, devant des forces considérables, la 2e division du 15e corps s'est fait remarquer par l'énergie et le sang-froid dont elle a fait preuve en défendant pied à pied, les 2, 3 et 4 décembre, Artenay, Chevilly, puis les hauteurs de Montjoie.

« Votre conduite dans l'Est vous fait le plus grand honneur. Par un froid de quinze degrés, vous avez bivouaqué dans la neige, souvent sans feu et quelquefois sans vivres, par suite de l'impossibilité où se trouvaient les convois d'arriver sur le mont Chevis.

« Vous avez bravement supporté pendant trois jours le feu meurtrier d'une puissante artillerie.

« Pendant que l'armée se dirigeait si fatalement sur Pontarlier, vous combattiez devant Busy pour favoriser son mouvement.

« Depuis l'armistice, vous avez établi devant Besançon une nouvelle ligne de défense pour suppléer aux fortifications de la place, devenues insuffisantes.

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 2e division, je me rappellerai toujours avec bonheur et orgueil que pendant cinq mois j'ai eu l'honneur-de marcher avec vous à l'ennemi.

« Dans les circonstances douloureuses où se trouve la France, efforcez-vous de maintenir l'ordre à l'intérieur, et de sauvegarder la dignité nationale vis-à-vis de l'étranger qui doit occuper notre territoire, en attendant que nous puissions nous venger.

« Quartier-général de Beurre, le 9 mars 1871.
« Le général de division,
« RÉBILLARD.

« Pour copie conforme :
« Le chef d'état-major, »
UHRICH. »

Le 15 mars, la division étant licenciée, le général donna l'ordre d'établir des états de versement pour l'armement, le campement et le petit habillement.

Ces états terminés, chacun des trois bataillons alla déposer à l'arsenal de Besançon ses chassepots, sabres et munitions, et à l'intendance ses effets d'habillement et de campement.

Le 17 mars, le général **RÉBILLARD** qui, appelé au commandement de la 7e division militaire, a transporté son quartier-général à l'hôtel de la division, reçoit à deux heures les officiers du 29e, les félicite sur leur conduite depuis le commencement de la campagne, et les remercie au nom de la France du concours dévoué qu'ils ont apporté à la défense du pays.

Le lendemain on nous fit connaître l'itinéraire de la route que les hommes avaient à faire par étapes pour se rendre à Angers, et de là gagner isolément leurs foyers.

Voici cet itinéraire :

Le 3e bataillon qui partait le premier parce qu'il avait le plus de chemin à faire, devait être le 20 mars à Vitreux, le 21 à Auxonne, le 22 à Dijon, le 23 à Sombernon et y faire séjour le 24, le 25 à Arney-le-Duc, le 26 à Autun, le 27 à Château-Chinon, le 28 à Châtillon, où il séjournerait le 29, le 30 à Nevers, le 31 à Nérondes, le 1er avril à Bourges, où il devait rester le 2 et rendre les voitures régimentaires ainsi que les chevaux, le 3 à Vierzon, le 4 à Romorantin, le 5 à Blois, le 6 à Amboise, le 7 à Tours et s'y reposer le 8, le 9 à Château-Lavallière, le 10 à La Flèche, le 11 à Seiches, et arriver le 12 à Angers.

On tira au sort dans les bataillons les noms des trois officiers, capitaine, lieutenant et sous-lieutenant, chargés de conduire chacune des colonnes.

Le lundi, 19 mars, le 3e bataillon descendait à Beurre, y prenait des vivres en passant, traversait Besançon, et gagnait la route de Bourgogne.

Le lendemain 20, et le mercredi 21, les 1er et 2e bataillons partaient à leur tour et suivaient le même itinéraire que le 3e.

De leur côté, les officiers reçurent des feuilles de route de l'intendance, et, comme la circulation des trains était interrompue sur la ligne de Lyon à cause du rapatriement de nos prisonniers d'Allemagne et des corps internés en Suisse, ils se firent conduire en voitures à Chagny et à Châlon-sur-Saône, et là prirent le chemin de fer qui les ramena dans leurs familles.

Ainsi se termina cette fatale campagne, après laquelle chacun de nous put au moins, en rentrant chez soi, trouver dans la pensée consolante du devoir accompli, un soulagement à tant de souffrances et de fatigues, hélas ! si inutilement supportées.

Dr L. PISSOT.

APPENDICE

A la suite de cet historique du 29e Mobiles, je tiens à citer divers témoignages que je trouve dans l'Histoire de la guerre en province pendant le siège de Paris. Je lis, en effet, dans l'ouvrage de M. **de FREYCINET**, le passage suivant relatif aux journées des 3 et 4 décembre : « Les 16e et 17e corps ne furent pas engagés, et se mirent en retraite sur Beaugency sans être sérieusement inquiétés. Les 18e et 20e corps, avertis à temps, interrompirent leur mouvement de concentration sur Orléans et se retirèrent dans la direction de Gien. Le 15e corps seul, et particulièrement la division **MARTINEAU**, lutta contre l'ennemi.

« Cette division qui, comme la veille, était chargée de couvrir la retraite dans la direction d'Orléans, avait pris position entre Chevilly et Cercottes. Elle devait être soutenue à sa gauche par la division **PEYTAVIN**, massée vers Gidy, et à sa droite par le général **des PALLIÉRES,** qui gardait la forêt, mais ces deux appuis lui manquèrent. La division **PEYTAVIN** fut coupée dans son centre, une partie rejetée sur les 16e et 17e corps, avec lesquels elle battit en retraite sur Beaugency, et l'autre partie vers Orléans. L'ancienne route de Chartres se trouva ainsi ouverte, et le général **MARTINEAU** exposé à être enveloppé sur la gauche. A droite, le général **des PALLIÉRES,** après le combat malheureux de la veille, une marche de nuit, et ayant perdu une partie de son artillerie, rentrait à Orléans dans la matinée, et ouvrait ainsi les roules de la forêt.

« La division Martineau fut seule dès lors à supporter le poids de l'ennemi, ce qu'elle fit avec beaucoup d'héroïsme. »

Or, comme je l'ai dit, le 29e faisait partie de la 2e division du 15e corps commandé par le général **MARTINEAU**. C'est à la 2e brigade qu'il appartenait.

Je trouve encore dans le livre de M. de Freycinet, un autre témoignage de la belle conduite de la 2e division pendant la journée du 3.

« Ce fut, dit un correspondant anglais, témoin oculaire dans le camp français, une retraite admirable. La division Martineau, pas à pas, en bon ordre, se repliait en faisant face à l'ennemi. Elle mit trois heures à venir ainsi d'Artenay à la Croix-Briquet (moitié chemin de Chevilly). Le général Martineau eut son cheval tué sous lui. La canonnade était épouvantable. Il faut que je me reporte par la pensée au siège de Sébastopol pour me remémorer un pareil fracas. Nous attendions des secours de la droite par le général des Pallières, de la gauche par le général Peytavin ; mais rien ne venait que des colonnes ennemies qui débordaient de toutes parts. La dernière fois que je me rendis aux ouvrages avancés (batteries de marine), l'ennemi n'en était plus qu'à quatre cents mètres. Les dernières troupes du général Martineau rentraient en bon ordre. »

Ces troupes étaient précisément notre 3e bataillon qui, ainsi que la 5e compagnie du 1er, était resté jusqu'à la nuit dans les tranchées de la batterie.

Voici quelle était la composition de l'état-major du 29e Mobiles au moment du départ :

29e RÉGIMENT DE MOBILES.

ÉTAT-MAJOR.

M. DE PAILLOT Amédée-Charles, lieutenant -colonel.

1er BATAILLON.

MM. **DE PLACE Jean-Hector-Émil**e. chef de bataillon.

BODINIER Guillaume, capitaine adjudant-major.

SERVAIN Georges-Jean, médecin aide-major de 2e classe.

MM.

Compagnies Capitaines	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
1. FALIGAN Arsène.	MORIN Léandre.	TESSIER Louis.
2. MÉTIVIER Daniel.	RIGAUD Edgard.	BLANCHET Henri.
3. FAUX Léon.	GAUTIER Anatole-Louis.	CHARTIER Louis.
4. DE LAS CASES Barthélémy	CHARDONNEAU Romain.	ROBIN Paul.
5. DE CHEMELLTER Raoul.	CHAUVIN Charles.	DE MIEULLE Léon-Bernard.
6. RETAILLEAU Georges.	FRANÇOIS Paul.	DAVID Eugène.
7. DE BRISSAC Roland.	ROBIN Paul.	LE BLANC Charles.
8. DE TERVES Roger.	HERVÉ Camille.	Du ROUZAY Édouard.

2e BATAILLON.

MM. **ARNOUS-RIVIÈRE Ernest**, chef de bataillon.

DESCHAMPS Benjamin-Charles, capitaine adjudant-major.

BOUCHARD Georges-Stanislas, médecin aide-major de 2e classe.

Ancestrami

Historique du 29e Régiment de Mobile du Maine-et-Loire – Auteur : Pissot, Léon (Dr). Auteur du texte - Éditeur : Impr. de P. Lachèse, Belleuvre et Dulbeau (Angers) – 1873 – Droits : domaine public - Sources : www.gallica.bnf.fr

Compagnies Capitaines	Lieutenants.	Sous-Lieutenants.
1. D'AUTICHAMP Adhémar.	DE ROCHEBOUET Gaston.	DE LA COCHETIÈRE Henry.
2. DE LIVONNIERE René.	DE MONTESQUIOU Pierre.	MABILLE Du CHÊNE Arthur.
3. SELLE Joseph-Toussaint.	CHARLERY Henri-Jules.	DE PLACE Paul-Charles.
4 BOUTET Henri.	BONNEMÈRE Jules.	DE MONTI Henri-Louis.
5. VOISIN Alfred.	HÉRARD Camille.	DE VILLEBRESME Maurice.
6. DOUSSAIN Gustave-Philip.	DE LA SELLE Paul.	BERTHELIN Auguste.
7. BOUCHET Stanislas-Julien.	SARGÉ Émile.	FERRAND Célestin.
8. DE ROMANS Armand.	DE CAMBOURG Arthur.	BOUJU Louis-Prosper.

3e BATAILLON.

MM. **LENOIR DE LA COCHETIÈRE Alexandre-Marie-Joseph,** chef de bataillon.

POULAIN Philois, capitaine adjudant-major.

PISSOT Léon-Hippolyte, médecin aide-major de 2e classe.

Compagnies Capitaines			Lieutenants			Sous-lieutenants		
BOUCHER (LE)	Gustave	Capitaine	**COTTE DE JUMILLY**	Louis	Lieutenant	**BLOIS (DE)**	Georges	Sous-lieutenant
HILLERIN (D')	Auguste	Capitaine	**SICOT**	Louis Gabriel	Lieutenant	**LAAGE (DE)**	Henri Louis	Sous-lieutenant
BRETON	Ernest	Capitaine	**JAMIN**	Léon	Lieutenant	**JOUSSELIN**	Ernest	Sous-lieutenant
ROINCE (DE)	Gabriel	Capitaine	**RAYGASSE**	Jules	Lieutenant	**PERSAC**	Philippe	Sous-lieutenant
HUARD	Paul	Capitaine	**COUTANT**	Eugène	Lieutenant	**MOTTE**	Germain	Sous-lieutenant
HERVE	Théophile	Capitaine	**RICHETEAU (DE)**	Gustave	Lieutenant	**MOLLAT**	Edouard	Sous-lieutenant
MARTINEAU	Adolphe	Capitaine	**ALMAND**	Camille	Lieutenant	**PAUVERT**	Pierre Charles	Sous-lieutenant
LEFEBVRE	Edmond	Capitaine	**BOUTROS**	Paul	Lieutenant	**RENARD**	Edouard	Sous-lieutenant

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE de secours aux blessés militaires

AMBULANCE VOLANTE ATTACHÉE AU 29e RÉGIMENT DE MOBILES.

Fourrier d'ambulance. M. le duc **DE BRISSAC.**

Médecins en chef. **D. ROUSSELLE** et **CARCASSONNE**.

Aides-majors MM. **GRIPPAT** et **HURET**.

Aides MM. **GARNACHE** et **BURGUET**.

Agent comptable M. **BORNIBUS**.

Aumônier M. l'abbé **BRISSET**.

Ancestrami

MM. **DELARUELLE**.

Infirmiers **SEGUIN**.

G. DE MIEULLE.

L'ambulance attachée au 29e régiment de Mobiles a été organisée dès le commencement d'octobre et sous la conduite de son fourrier M. le duc **de BRISSAC**, elle a constamment suivi le régiment, à Salbris, à la Ferté-Saint-Aubin, à Chambord, à Meung, aux environs d'Orléans, aux cantonnements de Vierzon, puis dans la pénible campagne de l'Est, à Arguel, à Besançon, elle a rendu les plus généreux services à tous les soldats de la 2e division du 15e corps, dont elle faisait partie.

Courriers ou délégués envoyés par le Comité d'Angers.

La difficulté des communications avec nos armées en campagne, et l'impossibilité absolue pour les familles de recevoir des nouvelles de leurs enfants ou de leur faire parvenir l'argent et les objets qu'elles leur destinaient, détermina bientôt le Comité à envoyer des courriers spéciaux pour visiter les bataillons de mobiles de Maine-et-Loire et porter aux soldats les envois de toute sorte qui étaient déposés, par les parents, à ses bureaux. Ces courriers devaient être également chargés de veiller au transport de nombreux colis destinés au ravitaillement des ambulances volantes et ils avaient aussi pour mission de distribuer les vareuses, manteaux, vêtements et effets d'équipement de toute nature, que le Comité des dames faisait activement confectionner et qui n'avaient pu être remis aux hommes de plusieurs de nos bataillons avant leur départ.

L'appel fait aux personnes de bonne volonté lut immédiatement entendu et dès le 15 novembre, M. le premier président **MÉTIVIER** et M. **G. de MIEULLE** se rendirent à Orléans où, malgré les difficultés qu'ils rencontrèrent, ils furent assez heureux pour remettre en mains propres, à chacun des destinataires, les lettres, l'argent et les vêtements qui lui étaient adressés. Quelques jours après, MM. A. de **CUMONT** et **E. ORIOLLE,** prirent la même direction, et, après avoir assisté à la bataille de Patay, ils aidèrent, pendant la nuit, le personnel des ambulances à relever nos blessés. Au mois de décembre, MM. **de LA PERRAUDIÈRE** et **BARBIER** furent délégués près le 6e bataillon à Blois et dans la seconde quinzaine du même mois, MM. **Th. de SOLAND** et vicomte de LA **BOURDONNAYE**, partirent à la recherche du 29e régiment de mobiles qu'ils rejoignirent aux environs de Bourges. Une seconde fois, M. **E. ORIOLLE** sollicita ce périlleux honneur et accompagné de M. **P. de DANNE,** il réussit, après huit jours de marches pénibles, au milieu des neiges, à rejoindre le 5e bataillon près de Villersexel.

Enfin, lorsqu'une partie de notre armée eut passé en Suisse, MM. **DESBOIS-RICHARD** et **RAIMBAULT** s'y rendirent pendant que M. **NEVEU** partait pour Besançon, où était enfermé le 29e de Mobiles.

Les difficultés pour suivre la trace de nos bataillons dans les marches et contre-marches de l'armée étaient excessives, et il a fallu tout le dévouement et l'activité infatigables des délégués du Comité pour leur permettre de remplir cette délicate mission.

Pertes subies par le 29e régiment de Mobiles.

MM. **MÉTIVIER**, capitaine à la 2e compagnie du 1er bataillon. Prisonnier de guerre à Arthenay, le 3 décembre 1870.

DE BRISSAC, mort par suite de maladie.

RIGAUD Edgard, blessé à la bataille de Cercottes, mort par suite de ses blessures.

Du ROUZAY, mort par suite de maladie.

DE MIEULLE, sous-lieutenant, tué à la bataille d'Arthenay le 3 décembre 1870.

PAUVERT, sous-lieutenant, tué à la bataille de Cercottes, le 4 décembre 1870.

	1er bataillon	2e bataillon	3e bataillon	Total
Disparus.	17	15	5	37
Tués.	6	8	5	19
Morts par suite de blessures.				
	6	5	3	14
Morts par suite de maladie.				
	127	169	149	445
Blessés	21	32	23	76
Prisonniers.	36	23	9	68

Ancestrami